

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des ivres

- Georges Schehadé, le grand poète et dramaturge libanais, s'est éteint. Michel Tétu l'avait rencontré lors de son passage à Québec à l'été 1987. Page D - 2
- Jean-Roch Boivin a lu les nouvelles de Roseline Cardinal publiées sous le titre *Juliette et les autres*. Page D - 3
- Fred Rose était-il coupable ? Mort en Pologne il y a quelques années, ce personnage a emporté avec lui les secrets de sa participation à l'affaire Gouzenko. Page D - 4
- Lisette Morin a lu l'histoire du légendaire écrivain juif Maurice Sachs. Alice Parizeau, de son côté, a lu un roman intéressant sur le plan politique comme sur le plan littéraire, Bougainville. Page D - 5
- Jean Éthier-Blais découvre la science-fiction québécoise. Page D - 6.

Montréal, samedi 28 janvier 1989

Solange Chaput-Rolland tourne une page

MARIE LAURIER

SOLANGE CHAPUT-ROLLAND n'apprendra donc jamais qu'il ne faut jamais dire « jamais » en politique ! La voilà devenue sénateur, conservateur de surcroît, elle qui fut libérale et a déjà traité cette Chambre de « dortoir du Canada » peuplé d'« honorables somnolences » !

« J'étais sincère à ce moment, admet-elle. Si on m'avait offert ce poste il y a dix ou vingt ans, je l'aurais carrément refusé. Mais à 69 ans, bientôt 70, je n'ai plus rien à perdre. Ou plutôt tout à gagner. J'y serai seulement pendant cinq ans, le temps d'essayer de défendre les accords du lac Meech et d'écrire mon prochain livre. » Ce dernier a pour titre provisoire *D'un sénateur à l'autre*, ayant découvert une certaine filiation avec un ancêtre, Jean-Baptiste Rolland qui a déjà été sénateur dans le district des Milles-Iles, comme elle. « Ce sera pour moi une occasion d'expliquer le rôle et l'utilité de cette institution que l'on connaît si mal, moi la première. » Déjà son ordinateur crépite de ses pensées et de ses observations, cette machine où dorment les premiers épisodes d'un autre téléroman qu'elle doit renoncer à poursuivre pour l'instant et d'où vient de sortir un livre qui devait être son dernier : *Et tournons la page...* (Libre Expression).



PHOTO JACQUES GRENIER

Solange Chaput-Rolland est rompue aux exigences de l'informatique et c'est sur ce petit écran qu'elle a écrit son journal personnel qui sera lancé officiellement le 1er février. Nous en publions en primeur quelques extraits dans l'article ci-joint.

« Jamais un seul instant ai-je souhaité être autre chose que ce que je suis, une femme. Les problèmes associés à la condition féminine n'ont pas retenu mon attention, car, prise dans le remous politique, je devais concentrer mes actions et réactions sur l'évolution de notre province et sur celle de notre pays... » (p. 35)

Dans les 170 pages de ce journal personnel, Solange Chaput-Rolland nous livre ses réflexions sur sa vie, depuis son enfance dorée, sa jeunesse bourgeoise, son mariage qui lui a donné ce double patronyme, innovant à l'époque en conservant son nom de jeune fille. « Je veux surtout que mes enfants et mes petits-enfants me connaissent sous mon vrai nom et comprennent que ce que je leur lègue, ce n'est pas la fortune que je n'ai ni amassée ni héritée mais la

liberté. » Cette liberté que les jeunes reçoivent gratuitement dans leur berceau, la Solange des années 1930 a dû la conquérir « pas à pas, écrit par écrit, révolte après révolte, engagement sur engagement, et à la sueur de mon âme ! », écrit-elle superbement.

Voilà une confiance de nature à surprendre le lecteur qui croit encore que cette femme au franc parler a eu une existence facile et sans

problème, et que c'est par dilettantisme qu'elle s'est retrouvée sur les barricades à défendre des causes ! Il est juste de dire dans ce cas que les apparences sont trompeuses, car à lire le témoignage de cette journaliste et commentatrice politique, tout fut justement plus difficile pour elle, comme fille et femme de milieu bourgeois qui voulait s'affirmer et s'exprimer dans un Québec étouffant de conventions sociales, de cléricisme et de duplicité à courte vue.

« Il n'est jamais facile pour une Québécoise francophone, et surtout pour une femme de ma génération, de critiquer le très honorable Trudeau. Je le connais depuis trente ans; je n'ai jamais été une intime de sa jeunesse et de sa maturité. Je ne faisais pas partie de l'équipe de Cité libre. À l'époque de sa publication, cette revue était entièrement anti-féministe... Mais jamais je ne me suis sentie attirée vers cet homme froid, distant, toujours ironique et méprisant... Je ne lui dois rien; lui me doit cependant d'avoir accepté de siéger à la Commission de l'unité canadienne. » (p. 83, 84 et 85)

On lui a reproché bien souvent sa sensibilité, que des jaloux ont même confondu avec de la sensiblerie lorsqu'on l'a vue au petit écran sortir de ses gonds pour fustiger l'incompréhension des anglophones sur la société distincte, un concept pourtant retenu par le successeur de Trudeau qui l'avait nommée membre de la 10^{ème} commission d'étude sur l'unité canadienne (Pepin-Robarts), comme s'il fallait être de roc ou de bois pour parler de son pays ou se contenter d'en parler froidement !

Oui, ces reproches ont affecté Solange Chaput-Rolland car dans sa grande générosité, je dirais même sa pure naïveté, elle ne voyait pas de contradiction à défendre et à aimer son pays en l'exprimant « aussi » avec des mots du cœur.

Faudrait-il se souvenir uniquement de ces petites idiosyncrasies d'une personne qui pendant quarante ans n'a jamais cessé de parler, d'é-

crire, de commenter, d'épouser des causes pour l'avancement de notre petit peuple ? Ou plutôt considérer nous aussi avec les yeux du cœur et de l'intelligence le travail immense qu'elle accompli au jour le jour sans jamais se laisser sur toutes les tribunes qui lui sont offertes. L'analyste ne saurait donc s'en tenir qu'à une conception linéaire et superficielle de l'œuvre de Solange Chaput-Rolland, car elle est premièrement et surtout une historienne de notre vie politique contemporaine et à cet égard, il est encore temps de lire (ou de relire) son journal politique.

« Pourquoi Dieu est-il venu le chercher, ce René Lévesque tant aimé d'une population qui ne l'a pas toujours suivi dans ses cheminement politiques mais l'a toujours respecté et adulé ? (...) Ceux de nous qui l'avons vu se transformer sous nos yeux devant la mer comprendront l'importance que j'ai voulu donner à cet homme qui aura si profondément marqué le Québec, non seulement du sceaue de son nationalisme mais surtout de celui de sa conception de la démocratie politique. Nous lui devons notre nouvelle maturité. » (p. 96 et 97)

Mais cette fois, dans *Et tournons la page*, Solange Chaput-Rolland laisse de côté l'aspect politique de sa carrière pour nous livrer quelques pans de sa longue vie d'engagement et nous découvrons chez elle une toute autre femme née au lendemain de la première guerre mondiale en 1919. Elle nous apprend qu'heureusement Voir page C - 6 ; Chaput-Rolland

UNE ENTREVUE AVEC YSABELLE LACAMP, AUTEUR DE LA FILLE DU CIEL

La politique-fiction épicée d'érotisme à l'orientale

FRANCE LAFUSTE

CHEVEUX D'ÉBÈNE rejetés négligemment en arrière, yeux clairs et bridés, teint hâlé, chemisier vert pomme agrémenté d'un fichu à imprimés fleuris, Ysabelle Lacamp allie le raffinement d'une Asiatique à la fantaisie d'une Parisienne.

De son père l'écrivain français Max Olivier Lacamp, décédé il y a quatre ans, elle a hérité le goût de l'écriture, de sa mère Coréenne, l'amour de son pays d'origine. Quant à son héroïne Shu-Mei, je crois qu'elle lui ressemble. Angélique, Marquise des Anges, Shu-Mei est vive, intelligente et belle par-dessus le marché. Une héroïne bnie des dieux rencontrée dans un premier roman *Le baiser du dragon* et que l'on retrouve dans la suite *La fille du ciel*. Un roman d'aventures truculent et érotique dans une Chine du Xe siècle passée au Nord aux mains de cavaliers mongols, les Khitans et divisée au Sud en une multitude de petits royaumes se partageant le pouvoir et portant allégeance à l'Empereur. Comme dans son premier roman, la langue est imagée, à la fois raffinée et impudique et ses métaphores sur le sexe et les choses de l'amour ont de quoi titiller les esprits les plus confucéens.

« Les médias mettent beaucoup l'accent sur l'aspect érotique de mes bouquins. En fait, le style est plutôt paillard, dit la belle Eurasienne qui se dit en cela plus proche de Rabelais que du Marquis de Sade. Quant aux écrits de la Chine ancienne, elle les connaît pour les avoir potassés à l'Université des langues orientales où elle obtenait il y a une dizaine d'années ses deux licences, une en chinois et une autre en coréen. « Je

n'ai rien inventé quant aux pratiques amoureuses de l'époque, poursuit-elle. J'avais un souci de véricité. Je me suis inspirée des techniques taoïstes sur l'art d'aimer. Dans ces manuels très didactiques, les moines enseignaient aux maris polygames à bien honorer leurs épouses et de façon harmonieuse, sans se dépasser physiquement. Autrement dit, on leur disait que, quand ils sentaient monter leur petite semence, ils n'avaient qu'à froncer les sourcils, arquer le dos et bomber le torse. Les Chinois avaient une idée très précise de comment retenir sa petite rosée. Ce n'était pas du tout une incitation à la débauche, c'était pour le bon fonctionnement de la société. »

Il n'en fallait pas tant pour qu'un esprit aussi futé que le sien s'amuse de ces détails intimes et recrée son propre langage. « L'amour, sans le sentiment, c'est le sexe et son côté ridicule. Alors, je me suis amusée à le tourner en dérision avec ce côté bon vivant qui est au fond très chinois. En plus, dans ces manuels taoïstes, les expressions tige de jade ou tête de tortue revenaient trop souvent. Je risquais de lasser mon lecteur. Il fallait que j'en trouve de nouvelles et faire « à la manière de », dit dans un rire cristallin la jeune femme également passionnée d'argot français : « Ces associations d'idées, ces images qui enrichissent la langue parce qu'elle vous appartient et ne sont jamais des lieux communs. »

D'une pudeur extrême, même si ses écrits disent le contraire, Ysabelle Lacamp se méfie des tours que joue parfois le langage : « Pour moi, quelque chose d'érotique c'est ce qui est suggéré et laisse fonctionner l'imagination. C'est la sensualité, un parfum, une scène d'amour où l'on ne voit même pas le petit doigt de pied,

une épingle qui tombe. Ce sont des trucs comme ça qui font partie du rituel chinois. »

En décrivant des scènes d'alcôve, elle ne voulait donc rien faire de vulgaire, elle avait juste envie de faire rire et de rire à son tour. « C'est vrai avec les personnages secondaires, des êtres souvent lubriques à qui je

peux donner toutes les tares de la terre. » Et à en croire un ancien professeur d'université qui aurait lu son premier roman *Le baiser du dragon*, l'élève aurait dans ses descriptions évité les anachronismes et les fausses notes. Tout l'esprit de la Chine dans ses traditions, ses mœurs, sa cruauté et ses superstitions y serait

fidèlement respecté. « Ça aurait pu être un roman chinois du 17^{ème} siècle, a-t-il ajouté. Ce qui m'a fait énormément plaisir », dit-elle en bonne élève fière d'avoir eu un 20 sur 20 ou presque.

Dans *La fille du Ciel*, la romancière s'est donné par contre plus de liberté en se laissant porter par le ro-

manesque et une intrigue empruntée à la politique-fiction. « L'époque que je décris est relativement obscure. C'est une époque intermédiaire, prise en sandwich entre la dynastie des Tang et celle des Song. Je ne voulais pas être prisonnière de ma documentation. En fait, j'ai fait une Chine imaginaire. J'ai inventé l'empereur, car je n'avais aucun renseignement sur lui et des personnages plausibles comme Yukai, le censeur de la chancellerie impériale et l'intrigante duchesse de Hue.

Ysabelle Lacamp a attendu 10 ans avant de renouer avec ses anciennes amours. Dans sa période étudiante, elle cherchait à retrouver ses racines et puis elle a fait un rejet comme elle dit. Pendant longtemps, elle a cherché à définir ses appartenances, « le drame des Eurasiens et des métis en général », soupire-t-elle, et à faire un choix de culture. Les événements ont décidé pour elle. Un voyage en Corée d'abord, la terre de ses ancêtres maternels. Si un certain atavisme est remonté à la surface, elle s'est sentie exclue, incapable de supporter ces « machos confucéens ». Et même si sa façon de penser est influencée par la philosophie orientale, en dépit de ses difficultés à prendre parti — trop fascinée par le ying et le yang et l'harmonie des contraires — elle se dit d'éducation occidentale avant tout. Et avec son deuxième bouquin, les choses lui sont apparues encore plus évidentes. Finies aussi les hésitations entre la comédie et l'écriture. À *La fille du ciel* succédera un roman contemporain sur fond de société anglaise décadente. Pour Ysabelle Lacamp, il s'agit en fait d'une coupure avec l'Asie. Pas vraiment consommée peut-on ajouter puisque c'est à une Japonaise qu'elle donnera le premier rôle.



PHOTO JACQUES GRENIER

Ysabelle Lacamp qualifie de paillard plutôt que d'érotique le style de son roman, *La fille du ciel*, plus proche de Rabelais que du Marquis de Sade.



DORIS LUSSIER

VÉRITÉS ET SOURIRES DE LA POLITIQUE

CE RECUEIL DE CITATIONS DE CONFUCIUS À MAURICE BELLEMARE SE LAISSE LIRE AVEC LE SÉRIEX ET LE GRAIN DE SEL QUI NOUS EMPORTENT DANS UN PLAISIR INDICIBLE.

Préface de Jean-Paul Desbiens

Stanké

237 pages - 16,95 \$

les Éditions Internationales Alain Stanké, 2127, rue Guy, Montréal H3H 2L9 (514) 935-7452

L le plaisir des
livres

GEORGES SCHEHADÉ

La richesse et l'inquiétude du Liban

MICHEL TÉTU
professeur à l'Université Laval,
spécialiste de la francophonie.

LE MARDI 17 janvier s'est éteint, à l'âge de 81 ans, le grand poète et dramaturge libanais Georges Schehadé, premier Grand Prix de la francophonie en 1986. Depuis 10 ans, il était installé à Paris, ayant quitté les bombardements de Beyrouth qui avaient endommagé sa résidence et menacé sa vie.

D'une simplicité extrême — il n'a jamais voulu donner d'entrevues à la télévision — cet homme raffiné était le dramaturge de langue française le plus joué à travers le monde depuis 1945 avec Beckett et Ionesco. Traduit en plus de 20 langues, son théâtre connut un grand succès dans les années cinquante. *M. Bob'le* fut longuement joué au théâtre de la Huchette, puis Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud s'illustrèrent dans quatre pièces dont la célèbre *Histoire de Vasco*. La Comédie-Française inscrivit à son répertoire, *L'Emigré de Brisbane* en 1967, pièce qui avait été publiée deux ans auparavant, et celle qui nous touche peut-être le plus aujourd'hui.

Schehadé répugnait à se livrer. En dépit de la guerre, il disait paradoxalement : « Comme les peuples heureux, je n'ai pas d'histoire mais des histoires intérieures, donc invisibles. » Il était né à Alexandrie, en Égypte, le 2 novembre 1907, dans une vieille famille libanaise de rite grec-orthodoxe et de culture française. Il fit des études de droit et devint fonctionnaire à Beyrouth : secrétaire général à la faculté des lettres, conseiller artistique de la mission culturelle française, etc.

Invité à Québec en 1987 à l'occasion du deuxième Sommet de la francophonie, il prit part aux fêtes du cinquantenaire de la faculté des lettres



GEORGES SCHEHADÉ

de l'Université Laval et accepta qu'on se réunît autour de lui pour discuter de son oeuvre, de son théâtre et de sa poésie. « Comment peut-on être un grand poète parfaitement

oriental et parfaitement français » ? se demandèrent Naïm Kathan et les autres panélistes. Schehadé l'a réussi magnifiquement mais il n'a pas de recette à donner : il s'est contenté de sourire avec générosité. Timide, il ne manquait jamais d'humour. « Surtout, ne dites pas que je suis modeste, vous me gênez. » Reçu solennellement chez le gouverneur du Canada, Jeanne Sauvé, à la citadelle de Québec, il s'y montra aussi simple, réservé et ouvert qu'au milieu de ses compatriotes libanais de Montréal qui le fêtèrent chaleureusement.

La langue française qu'il adorait, — il ne voulait jamais se soucier d'anglais ni d'arabe classique — lui semblait suffisante pour relier le peuple du Québec à la francophonie, comme elle l'avait fait pour le Liban dont il tâcha toujours d'exprimer la richesse et l'inquiétude, la beauté et la profondeur.

La poésie de Schehadé n'est pas agressive, elle ne force pas l'intérêt du lecteur ni ne le provoque. Elle le séduit plutôt peu à peu par sa finesse et la tendre mélodie d'un surréalisme maîtrisé. Gaëtan Picon, pré-

façant l'édition de ses poèmes chez Gallimard, écrivait justement : « À cette rumeur d'émerveillement et de tristesse, à ce parfum d'ombre et d'ambre, nous voici soumis comme à un charme » et il précisait : « L'enfance n'est pas l'objet d'une nostalgie : c'est la voix inflexiblement ingénue d'une vie qui n'a pas d'autre sol. »

Les Québécois n'oublieront pas l'esprit de Schehadé : « Les maisons, ces amas de pierres et de chaux, ça n'a jamais eu de mémoire... sauf quand elles ont des balcons. » Ils se souviendront encore davantage de son amour du pays qu'il a su rendre en « poète d'une haute et vigoureuse simplicité » (Tahar Ben Jelloun).

« Dans ces pays qui ont des astres et des amis
Alors que les vivants passent avec leurs ombres
J'appris des oiseaux la perte de la vie — Amour
Figure de songe sur le pavé
Étoile qui brille et blesse
Petite chose comme la fleur de Dieu. »

Grandbois et les essais au prix Victor-Barbeau qui seront décernés au printemps par l'Académie canadienne-française. Les ouvrages soumis à l'un et l'autre prix doivent avoir été publiés, en français, au Canada, entre le 1er janvier et le 31 décembre 1988. Le montant de chacun des prix est de \$2,000. Trois exemplaires de chaque ouvrage doivent être adressés à l'Académie canadienne-française, 5724, chemin de la Côte-Saint-Antoine, Montréal, H4A 1R9.

Rencontres

YVAN LAMONDE, professeur d'histoire à l'université McGill et collaborateur au DEVOIR, donnera trois conférences sur le thème « Révolutions américaine et française, oppositions et influences au Québec », dans le cadre du programme « Les Belles Soirées », à l'Université de Montréal, les lundis 30 janvier, 6 et 13 février, de 19 h à 22 h. Les conférences, qui s'adressent à tous, auront lieu au pavillon principal (2900, boulevard Édouard-Montpetit, entrée Z-1); les frais d'inscription sont de \$25. Les inscriptions se font sur place. Pour tous renseignements : 343-6090.

La Société littéraire de Laval reprend ses activités avec « Parole en liberté », dès le 31 janvier à 19 h au centre d'art Alfred-Dallaire (2159, boulevard Saint-Martin est, Duvernay). La première partie de cette soirée sera consacrée à la lecture des oeuvres des membres de la société littéraire; en deuxième partie, l'écrivain Michèle Lalonde rencontrera le public.

Le mercredi 1er février, dans le cadre de la Place aux poètes, qui se tient à la Folie du large (1021, rue de Bleury - métro Place-d'Armes), la « poète animante et aimante » Janou Saint-Denis rencontrera D. Kimm, auteur de *O solitude* (aux éditions Triptyque/La Vague à l'âme), qui sera accompagnée de Diane Cardinale, comédienne dont un recueil de poésie paraîtra chez Triptyque.

Le vendredi 3 février, le poète, nouvelliste et romancier René Depestre sera à la librairie Hermès (1120, avenue Laurier ouest). Le dernier roman de René Depestre, *Hadriana dans tous mes rêves*, publié chez Gallimard, a obtenu le prix Renaudot 1988.

LA VIE LITTÉRAIRE

GUY FERLAND

Nouveautés

DANS notre texte de présentation des nouveautés à paraître cet hiver, publié la semaine dernière, il nous manquait les listes de quelques maisons d'édition importantes. Voici, à titre indicatif, les meilleurs titres de ces listes. Chez Fides : *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, de J. Hare, R. Hamel et P. Wynczynski; *La Bioéthique*, de G. Durand; *L'Affaire Galilée*, de J.-P. Lonchamp; *Poésies complètes de Neligan*, pour la première fois en collection de poche; *Introduction à la poésie*, de Jean Royer; *À tout regard*, de Nicole Brossard. Chez Guérin littéraire : *La Grande Aventure*; *les Nations unies et les droits de l'Homme*, de John P. Humphrey; *Les Enseignements de la vie politique*, de Howard Graffley; *À haute voix*, la vie, de Gilles Derome, et *La Semaine des quat'jeudis*, de Sylvain Rivière. Aux éditions de la Pleine Lune : *L'Espace du diamant*, d'Esther Rochon; *Noir de monde*, de Julie Vincent; *Mariage à Buffalo Jump*, de Susan Haley; *Le Pendu du mont Rolland*, de Monique Beaulne, et *Trois Cents Hommes et moi*, d'Anna Delso. Chez Stanké : *Klima de Marie-Thé Brûlon*; *Écrit la nuit* de Louis Morisset; *Moi, je m'en souviens*; *L'âme déliée* de Jean Bédard et Lise Brault; *Le cinéma québécois à l'heure internationale* de Marie-Christine Abel, André Giguère et Luc Perreault; *Le syndrome post-référendaire*, titre provisoire, de Pierre Migneault, Michel Dongois et Jean-Pierre Bonhomme.

Les revues s'affichent

AFIN de souligner la semaine des revues organisée par l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois (AÉPCQ), qui aura lieu du 15 au 22 mars, deux concours ont été mis sur pied. D'une part, les libraires et les responsables des tabagies ou des établissements spécialisés dans la vente de magazines sont invités à participer à un concours pour la meilleure vitrine ou le meilleur éta-

lage de revues culturelles québécoises. Un prix de \$1,000 sera remis le 22 mars prochain au gagnant. L'examen des installations soumise sera à partir de deux photographies qui devront parvenir au secrétariat de l'AÉPCQ au plus tard le 21 mars 1989. On demande aux établissements de confirmer leur participation à ce concours avant le 6 février 1989. D'autre part, 10 personnes qui, à la suite d'une visite dans une bibliothèque ou une maison de la Culture, auront complété un coupon de participation au concours « Musclesz votre culture » recevront gracieusement un abonnement à une revue culturelle de leur choix. Les noms des gagnants des 10 abonnements seront dévoilés le 31 mars 1989. La date limite de participation est le 22 mars.

Le prix Nobel de littérature à Anne Hébert ?

Comme l'an dernier, le conseil d'administration du centre francophone canadien du P.E.N. Club international a proposé comme candidate au prix Nobel de littérature 1989 la romancière et poétesse québécoise Anne Hébert. Dans sa lettre de présentation de candidature, le président Jean Éthier-Blais écrit : « L'oeuvre de cette éminente écrivaine a pris place dans le courant classique de notre littérature. Anne Hébert porte témoignage non seulement à la vérité la plus haute de la personne humaine, mais encore à la qualité perdurable de notre vision du monde. Elle a su, avec une délicatesse poignante, analyser le comportement d'hommes et de femmes qui, héritiers de l'une des plus hautes civilisations de l'Occident, ont été soumis par l'Histoire à des contraintes culturelles qui ont fait d'eux une nation témoin, au niveau le plus élevé, de la dépression. Nous estimons que le prix Nobel devrait se faire un honneur, en couronnant Anne Hébert de témoignage, lui aussi, pour cette immense vérité de survie. »

Prix de l'Académie canadienne-française

Les auteurs ou les éditeurs ont jusqu'au 28 février pour soumettre les recueils de poèmes au prix Alain-

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1	Le Zèbre	Alexandre Jardin	Gallimard	(1)*
2	Ça	Stephen King	Albin Michel	(2)
3	La Vieille qui marchait dans la mer	San Antonio	Fleuve noir	(6)
4	L'Exposition coloniale	Erik Orsenna	Seuil	(7)
5	Les Tisserands du pouvoir	Claude Fournier	Québec/Amérique	(8)
6	Le Boucher	Alina Reyes	Seuil	(3)
7	Quoi ? L'éternité	Marguerite Yourcenar	Gallimard	(4)
8	Le Bûcher des vanités	Tom Wolfe	Sylvie Messinger	(5)
9	Nata et le professeur	Alice Parizeau	Québec/Amérique	(-)
10	La Lectrice	Raymond Jean	J'ai lu	(9)

Ouvrages généraux

1	Le Chemin le moins fréquenté	Scott Peck	Laffont	(4)
2	Le Guide du vin 89	Phaneuf	La Presse	(1)
3	Le Guide de l'auto 89	Marc Lachapelle	Denis Duquet et La Presse	(-)
4	Les Quatre Saisons	Jean Provencher	Boréal	(5)
5	L'État du monde	Collectif	Boréal	(-)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquinières; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Bibliaires G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française. * Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

LES ONDES LITTÉRAIRES

Bombardier à Apostrophes en reprise

DEMAIN à 15 h, Denise Bombardier sera à nouveau sur le prestigieux plateau de l'émission de Bernard Pivot, *Apostrophes*, pour s'entretenir de son dernier livre intitulé *Le Mal de l'âme*, qu'elle a écrit avec le psychiatre et psychanalyste québécois de réputation internationale Claude Saint-Laurent, de l'hôpital du Sacré-Coeur. Les autres invités sur le plateau sont Christiane Collange (*Nos sous*, chez Fayard), Christian Baudelot et Roger Estabiet (*Le Niveau monte*, au Seuil), Alain Minc (*La Grande Illusion*, chez Grasset), Françoise Reynaert, Marie-Odile Briet et Valérie Henau (*Pour en finir avec les années 80*, chez Calmann-Lévy).

Des femmes à Apostrophes

C'est sous le thème de « Quelles femmes ! » que Bernard Pivot reçoit, demain soir à *Apostrophes* à 20 h, à TV5, Jacqueline Dauxois (*Chalotte Corday*, chez Albin Michel), Régine Deforges (*Sous le ciel de Novgorod*, chez Fayard), Ginette Raimbault et Caroline Éliacheff (*Les Indomptables*, chez Odile Jacob) et Élisabeth Roudinesco (*Théroigne de Méricourt*, au Seuil). En supplément au programme, on annonce Guillaume Fabert avec son *Autoportrait en érection*.

Radio-Canada FM

Le lundi 30 janvier à 16 h, au magazine de littérature étrangère *Fictions*, trois ouvrages récemment parus sont commentés en table ronde

par les chroniqueurs Louis Caron, Jean-François Chassay, François Hébert, Stéphane Lépine, François Ricard et Suzanne Robert. L'animatrice est Réjeane Bougé.

Le mardi 31 janvier à 21 h 30, au magazine de littérature québécoise *En toutes lettres*, les chroniqueurs Roch Poisson (revues), Jérôme Daviault (essais), Robert Melançon (poésie), Jean-François Chassay (fiction), Francine Beaudoin et Jacques Thériault (actualité littéraire) font le tour des récentes parutions québécoises. Estelle Picard lira un texte de Christine Brouillet, « L'appartenance ». L'animatrice est Marie-Claire Girard.

Le mercredi 25 janvier à 16 h, *Littératures parallèles* nous propose une table ronde réunissant, entre autres, les chroniqueurs Yves Lacroix et Jacques Samson (bande dessinée), Danielle Laplante et Jean-Marie Poupart (policier), Chantal Gamache et Norbert Spéner (fantastique). L'animateur est André Carpentier.

Le même jour à 22 h, au magazine *Littératures*, première d'une série de neuf émissions sur le thème de « Figures de la littérature italienne ». S'agit d'entrevues avec des écrivains et des traducteurs qui parlent des principaux courants de cette littérature d'une grande richesse. L'animateur est François Ismert.

Le jeudi 2 février à 16 h, au magazine *Les idées à l'essai*, François Ricard s'entretient avec Guy Lafleche, auteur du livre *Les Saints Martyrs canadiens*, publié aux éditions du Signulier.

Radio-Canada AM

À l'émission *Présent dimanche*, demain matin vers 9 h 30, Monique Belzil s'entretient avec Solange Chaput-Rolland, qui vient de publier *Et tournons la page* chez Libre Expression.

CIBL-FM

Demain après-midi, sur les ondes de CIBL-FM (104,5), Yves Boivert anime l'émission *Poésie québécoise contemporaine*. Il y accueillera Patrice Desbiens, auteur de *Poèmes anglais* paru aux éditions Prise de Parole. Cette émission est produite par Les Écrits des Forges et présente une lecture de la poésie sans commentaire critique.



Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Vendredi 3 février de 17h à 19h
RENÉ DEPESTRE
HADRIANA DANS TOUS MES RÊVES
Prix Renaudot 1988
GALLIMARD

Samedi 4 février de 14h à 16h
JEAN-MARC FRÉCHETTE
LA SAGESSE EST ASSISE À L'ORÉE
(Prix Air-Canada de l'Académie Canadienne-française)
TIZIANA BECCARELLI SAAD
VERS L'AMÉRIQUE
chez
TRIPTYQUE

Vendredi 10 février de 17h à 19h
DENIS MARTIN
PORTRAITS DES HÉROS DE LA NOUVELLE-FRANCE
hurtubise hmh

Samedi 11 février de 14h à 16h
SOLANGE CHAPUT-ROLLAND
ET TOURNONS LA PAGE...
LIBRE EXPRESSION

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 15h

de 9 à 9
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LA FILLE DU CIEL: UNE JEUNE FEMME ANTI-CONFORMISTE DANS LA CHINE DU X^e SIÈCLE

Shu-Mei, dont la beauté renverserait royaumes et cités est une FILLE DU CIEL... Elle n'accepte pas ce qu'est devenu l'Empire du Milieu et court tous les risques pour abattre l'Empereur qui a pactisé avec les terribles envahisseurs du Nord: les Khitans. Elle n'accepte pas plus son statut d'épouse cloîtrée qui se contente d'obéir au mari qu'on lui a imposé... Plus encore que dans *Le Baiser du Dragon*, Isabelle Lacamp nous fait sombrer dans les charmes les plus pervers de l'Orient par la grâce d'une histoire foisonnante où grondent les passions. Une écriture singulière où se mêlent délicatesse et impudeur.

374 PAGES - 22,95 \$
En vente chez votre fournisseur

Ysabelle Lacamp
La fille du Ciel
roman Albin Michel

Ysabelle Lacamp

Robert Baillie
Soir de danse à Varennes
Roman

220 pages 16,95 \$

• l'Hexagone

ROBERT BAILLIE
SOIR DE DANSE À VARENNES

● *Soir de danse à Varennes* est un puissant roman d'évocation sur le thème du retour, un hymne à la vie et à l'amour emporté par les effluves du Saint-Laurent.

● «Roman du souvenir et de l'espoir tout à la fois, *Soir de danse à Varennes* met en scène un septuagénaire qui regarde sa vie et les femmes qui l'ont peuplée.» *Le Devoir*

● «Robert Baillie est un très grand écrivain.» *Réginald Martel, La Presse*

ROMAN **l'Hexagone** **ROMAN**

lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

Robert Baillie

Livres le plaisir des

«...une ramailleuse spécialisée en moments effilochés, troués, éclatés ou carrément perdus»

JULIETTE ET LES AUTRES
Roseline Cardinal
Montréal, Hurtubise/HMH
1988, 137 pages



SI RENDRE compte du plaisir que vous a procuré un livre est toujours un défi et une gageure, quand il s'agit d'un recueil de nouvelles, c'est un peu la recherche de la quadrature du cercle, la première loi du genre — peut-être la seule — étant sa fragmentation. Capsules de temps concentré.

En ce qui concerne *Juliette et les autres*, toutes ces nouvelles apparemment disparates m'apparaissent aussi nécessairement liées que les fragments de couleur et de lumière qui éclatent à chaque oscillement du kaléidoscope. Elles sont si étroitement emmaillonnées, ces courtes histoires, qu'à chacune et jusqu'à la dernière page, celle que je venais de lire me paraissait la plus belle. Ce serait comme vanter la beauté d'un collier de précieuses perles en disant que celle-ci est plus belle que celle-là. Il faudrait savoir dire de chacune la rondeur parfaite et unique, sa lactes-

cence particulière, sa lumière captive fécondée dans le temps immobile des profondeurs. Je ne peux dire qu'une lecture lente et méditative passée à me retourner les mots en bouche pour en prendre l'ultime saveur, pour entendre encore et encore le froissement de leur satin moiré. Me voilà enfargé dans la comparaison alors que ces nouvelles sont un parfait modèle du souverain pouvoir de la métaphore quand elle n'est ni colifichet du style, ni béquille du discours, mais simple instrument du langage des signes. Sémaphore du temps qui passe et sa seule énigmatique trace.

C'est à l'avant-dernière nouvelle que j'emprunte le titre de cet article. Elle s'appelle « L'oeil du temps ». Claude a huit ans et découvre ce terrible sentiment qu'est l'ennui. Elle va prendre le fusil et viser cette boule dorée de la pendule qui lui assène son tic-tac. Elle va faire voler en éclats le lustre du salon et les dents méchantes du piano et, pourquoi pas, l'impetive protubérance du ventre de sa mère. Peut-être. Surtout, elle va triompher du temps et de l'ennui. Victoire intime de Claude, la garçonne, guerrière du sens. Devenue médecin en chef d'un hôpital psychiatrique, elle se découvre à travers ce moment-là « ramailleuse spécialisée en moments effilochés... »

Ça commence avec Juliette, « couleuvre blonde de onze ans » qui veut savoir le pourquoi des mots. Ceux de Papa et de Maman. « Puisque, raisonne-t-elle, le langage est fabriqué par des grands qui clignent de l'oeil, alors, forcément, les mots clignent aussi de l'oeil, et donc, — elle retrouve l'expression de papa —, conclut fièrement, — et donc, ils sont FLOUS ! »

« Le banc » commence ainsi : « L'adolescent au tee-shirt savamment effrangé portait, sur son crâne semi-rasé de bagnard, une crête de héros brun qui se jetait, comme un affluent féroce, dans l'embouchure en escaliers de la nuque. De cette union naissait une candide queue d'hippocampe de cheveux décolorés platine, qui virgulaît dans son cou. » Son regard croise celui d'un vieillard assis sur un banc. À la trentième ligne, ceci : « À voir ces deux êtres indifférents à ce point qu'ils en paraissaient aveugles, on ne pouvait s'empêcher de se demander quel maléfice les claustrait de la sorte, si près l'un de l'autre, et pourtant si loin. » Et ceci, pour terminer quinze lignes plus tard : « Mais le vieillard fumait sur le banc en regardant dans le vide. Un vide que l'aiglon occupait quelques secondes, sans même remarquer le vautour que plus tard il deviendrait. »

Elles sont toutes très courtes, ces

nouvelles. Ce sont des textes à haute densité. Je reste marqué par la dernière comme par une signature. Une griffe. Dans « L'an Un », Alexandre, qui n'en a plus pour longtemps à vivre, s'est ménagé un jour de l'An de paix et de solitude. Fidèle à « son caractère solitaire de guerrier moderne », il a, ce jour-là, mis à distance la compassion descendante de ceux qui l'aiment. Seul dans son appartement, il prépare son moment de plaisir en attendant que la souffrance contre-attaque. Il prépare son fauteuil, la carafe sur la table d'appoint et les pilules, s'il le faut, si vient la douleur. Il est prêt, au prix d'efforts mesurés par la souffrance, pour le spectacle de cette fin d'après-midi quand le soleil d'hiver viendra toucher les cristaux de givre dans la fenêtre de cet appartement qu'il habite depuis trente-cinq ans, où il veut vivre ses derniers jours. « Au même instant, le soleil s'allongea, cogna au carreau, l'embrasa et pénétra la carafe, comme un amant pressé. Il dessina un vitrail céleste sur la main tavelée d'Alexandre. Celui-ci retint sa respiration devant la roue de saphir, de diamant et de rubis qui éclaboussait les facettes de la carafe, chatoyant dans une caresse précieuse, les flancs du verre. » Pur éclat de l'amour de la vie et des mots, comme des bijoux.

Ducharme dénaturé

L'OEUVRE ROMANESQUE DE RÉJEAN DUCHARME
Françoise Laurent
Montréal, Fides, 1988, 174 pages

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

SI RÉJEAN DUCHARME est un des écrivains les plus commentés au Québec depuis une vingtaine d'années, à travers articles et thèses, les publications sur son oeuvre sont rarissimes. C'est pourquoi il est dommage qu'un ouvrage sur Ducharme donne lieu à une analyse aussi médiocre, truffée d'inexactitudes, d'affirmations jamais étayées ni remises en question et, plus prosaïquement, d'autant de fautes de français.

L'*Oeuvre romanesque de Réjean Ducharme* est divisée très scolairement en six chapitres qui s'intéressent à tour de rôle à chacun des romans, de manière chronologique — sauf pour *L'Océantume* qui précède *Le Nez qui voque*, sans aucune justification. S'ouvrant sur trois pages qui repiquent platement des phrases de l'excellent article de Myriam Pavlovic paru dans *Voix et images* (automne 1980) sur l'affaire Ducharme, le livre se termine sur une postface aussi mince qui ne conclut rien du tout.

Françoise Laurent part de l'hypo-



thèse fort discutable que « le surréalisme [...] est l'âme » de l'oeuvre de Ducharme. La redondance du terme « surréaliste » et de ses dérivés est hallucinante, se prêtant à tout propos à un roman ou un autre. Tantôt un extrait de roman est l'occasion d'appeler Breton à la rescousse (pages 7, 12, 15, 17, 22, 25, 28, etc.) — le mot « amiante » (p. 64) se retrouve dans

un texte de Ducharme et dans un poème de Breton, et alors ? —, tantôt la mort de Chateaugué rappelle celle de Jacques Vaché (p. 89). Quant au premier vers de *La Fille de Christophe Colomb* — « A Manne, ivre, sur le dos, sur un banc mou » —, il « rejoint sans délai », à cause de sa finale, « les montres molles de Dali » (p. 101). Ça ne s'invente pas !

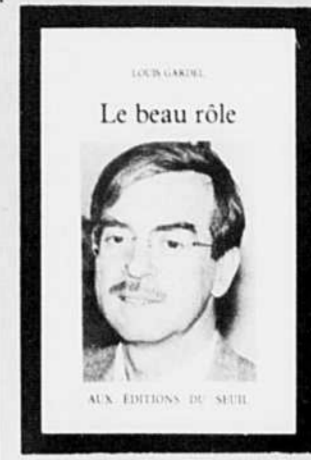
Ce ne sont là que quelques-unes des comparaisons bancales dont se sert l'auteur pour les besoins d'une analyse fort naïve. Dans un style paraphrastique et emphatique à la fois, elle se permet de nombreuses affirmations pour le moins discutables, si l'on me passe la litote : l'image et la métaphore « relèvent de la magie et tournent le dos à la rhétorique classique » (p. 30) et *L'Océantume* est « une sorte (sic) de négatif de *L'Avalée des avalés* » (p. 42) en sont deux exemples.

Le lecteur qui se risquerait malgré tout à lire ce livre, s'il réussit à supporter les nombreuses fautes de français et formules ronflantes qui émaillent le texte — Ducharme est un « auteur ricanant et suffoqué par son effort » (p. 118) qui crée « des mots et des structures pour allonger la route de la signification » (p. 16) dans des phrases « aletantes, grouillantes de verbes » (p. 18), etc., etc. — apprendra que ce n'est pas Mallarmé mais bien Baudelaire qui a écrit « La chair est triste hélas et j'ai lu tous les livres » et que Gilles Marcotte n'a pas publié *Le Roman à l'imparfait* mais bien *Le Roman imparfait*. Beau lapsus !

J'ajoute que la bibliographie est inexistante et les rares références en bas de pages incomplètes. Il y a de quoi se demander sérieusement si quel'un, chez Fides, a lu ce manuscrit.

nouveautés

Seuil



19,95 \$

L. Gardel

Le beau rôle

roman

« Un beau livre vérité, vertical et crucial. »
J. Garcin — Événement du Jeudi

« Louis Gardel se montre un génial manoeuvrier de ses doutes, aussi habile de son art qu'Aragon de son mentir vrai. »

J.L. Ezine

— Le Nouvel Observateur



23,95 \$

D. Letessier

La Reine des abeilles

roman

« J'ai des bleus partout, c'est le chagrin qui me bat et je me laisse faire. Dernières marques d'un homme, de son absence. Je supporte les coups, je tiendrai le coup. Je vivrai avec. »

Il m'a quittée, je ne le quitterai pas.



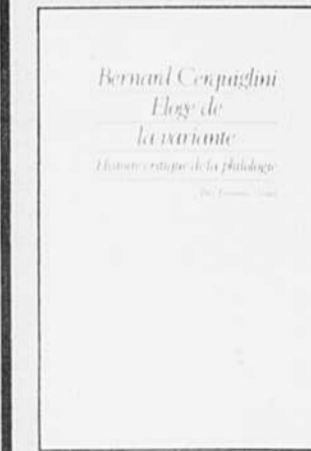
38,95 \$

T. Todorov

Nous et les autres

La réflexion française sur la diversité humaine

Auteur de plusieurs ouvrages de théorie littéraire, d'histoire de la pensée et d'analyse de la culture, Tzvetan Todorov étudie ici la relation entre « nous » (groupe culturel et social) et les « autres ». Pour ce faire, il interroge l'oeuvre de penseurs tels que Montesquieu, Segalen, Montaigne, Lévi-Strauss.



26,95 \$

B. Cerquiglini

Éloge de la variante

Histoire critique de la philologie

Si aujourd'hui, l'établissement d'un texte qui fasse autorité est la norme, au Moyen-Âge c'était la « variante ». Il n'y avait pas de texte privilégié. Un livre de parfaite érudition où s'allie sans cesse l'humour.



23,95 \$

C. Baudelot
R. Establet

Le niveau monte

Réfutation d'une vieille idée concernant la prétendue décadence de nos écoles.

Fanatiques du signal d'alarme, ce livre ne vous est pas destiné.

Les auteurs, statistiques à l'appui, répondent catégoriquement que le niveau de l'école ne baisse pas.

Un essai percutant pour tous ceux que l'éducation préoccupe.

752 763 ...PERSONNES RAFFOLENT DU CURLING AU CANADA

Pour tout le monde, pour la vie!

PARTICIPATION

RENAUDOT 1988

RENÉ DEPESTRE

Hadriana dans tous mes rêves

René Depestre sera au Québec du 29 janvier au 4 février

mercredi 1er février à 12h00 — salle 3244, pavillon de Konink — université Laval à Québec rencontre publique organisée par le CRELIC

vendredi 3 février de 17h à 19h
librairie Hermès — 1120 Laurier ouest à Montréal

GALLIMARD

À micro ouvert
Gérard-Marie Boivin
373 p. 24,95 \$

La femme au 19e siècle
Margaret Fuller
Trad. Sylvie Chaput
189 p. 19,95 \$

Le journal des autres
Marc Chabot
205 p. 18,95 \$

Margaret Fuller (1810-1850)
Sylvie Chaput
244 p. 24,95 \$

Discrimination et commission des droits de la personne
A. Côté/L. Lemonde
142 p. 12,00 \$

L'éducation sort de la bouche des enfants
J. Hohl/
F.M. Marceau
373 p. 24,95 \$

Cancer et culture
Francine Saillant
313 p. 24,95 \$

Le corps paradoxal
Anne Quéniart
250 p. 24,95 \$

Sociologie implicite des intervenants en santé mentale
J. Rhéaume/R. Sévigny
2 tomes 19,95 \$ ch.

Répertoire de la condition masculine
Coll. Homme et Gars
144 p. 9,95 \$

Dans toutes les bonnes librairies

Nos dépositaires: Montréal: Agence du livre, Coop U.Q.A.M., Renaud-Bray, Zone Libre. Québec: Générale Française, Laliberté, Pantoute, Hull/Ottawa: Trillium, Coop U.Q.A.M. Trois-Rivières: Libfac. Sherbrooke: Librairie G.G.C. Saguenay/Lac St-Jean: Les Bouquinistes

EDITIONS SAINT-MARTIN
4316, boul. Saint-Laurent, suite 300,
Montréal (Québec) H2W 1Z3
Tél.: (514) 845-1695

en vente chez votre libraire

Le plaisir des Livres

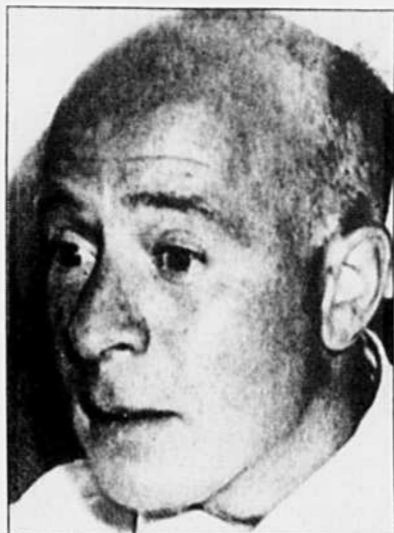
Fred Rose est-il coupable?

LE RÊVE D'UNE GÉNÉRATION
Les communistes canadiens, les procès d'espionnage et la guerre froide
Merrily Weisbord
Montréal, VLB éditeur
1988, 398 pages

MARCEL FOURNIER

LORSQU'IL EST mort il y a quelques années en Pologne, Fred Rose a emporté avec lui les secrets de sa participation à ce qu'il est convenu d'appeler l'affaire Gouzenko. Premier député communiste élu, sous l'étiquette du Parti ouvrier-progressiste, au Parlement du Canada en 1943 et en 1945 pour représenter la circonscription électorale de Montréal-Cartier, il a été arrêté en mars 1946, accusé d'espionnage au profit de l'Union soviétique et condamné à six ans de prison. Toute la preuve s'appuyait sur les révélations d'Igor Gouzenko, un employé de l'ambassade soviétique à Ottawa; Fred Rose aurait transmis des informations sur une méthode permettant d'augmenter la production du meilleur explosif existant, le plastic. Ces informations lui auraient été fournies par le scientifique Raymond Boyer, lui-même identifié au Parti communiste du Canada. Fred Rose déclarera à la fin de son procès: « Je n'ai jamais rien fait qui puisse nuire au Canada. Quoi qu'on ait pu dire, je le répète, c'est la vérité. »

En entreprenant d'écrire un livre sur les militants communistes, Merrily Weisbord voulait « comprendre ses parents et l'éthique dans laquelle ils l'avaient élevée. C'était aussi pour retrouver l'atmosphère de communion chaleureuse et d'espérance qui a marqué son enfance ». En plus de dépouiller de nombreux ouvrages, journaux et documents, elle a interrogé des anciens communistes, dont certains préférèrent garder l'anonymat. Son ouvrage est construit autour de ces entrevues et met en scène la vie de quelques militants, pendant plusieurs années unis par de solides liens d'amitié et un même idéal: Lea Roback, l'artiste Fred Taylor, Emery Samuel, l'intellectuel Stanley Ryerson, Henri Gagnon, « Gilles », « Norman », etc. Les premiers chapitres consacrés aux années 1930 et 1940 tracent un portrait presque idyllique de la « vie au sein du parti », à un point tel qu'on se demande si l'auteur n'exagère pas un peu; pour la seule année 1934, des communistes auraient été à la tête de 100 des 189 grèves déclenchées. Merrily Weisbord partage l'enthousiasme de ses informateurs: « Chaque communiste vit avec le rêve d'un monde meilleur à venir, d'un âge qui verra fleurir l'éducation et la culture, garantes de l'émancipation des masses délinquantes de leurs anciennes superstitions, des préjugés de race, de religion, de nationalité ou de classe. Ce sera l'avènement d'une société fraternelle universelle »



Fred Rose

(p. 132). Norman Bethune fournissait alors l'exemple exceptionnel d'un engagement absolu. Le Parti communiste apparaissait comme « une allégresse, comme une responsabilité », et les militants étaient prêts à lui consacrer leur vie. Plusieurs déchanteront et quitteront le parti dans les années 1950 et 1960, après le procès de Fred Rose, la publication du rapport Khrouchtchev et l'intervention de l'URSS en Tchécoslovaquie. Dans l'histoire du Parti communiste du Canada, la déchéance de Fred Rose constitue un moment cri-

tique. Il y a l'avant et l'après: l'avant, ce sont les années d'action syndicale, culturelle et politique, un véritable « tourbillon »; l'après, ce sont les « dernières années », celles du déclin du Parti communiste, des déchirements intérieurs, des scissions, des expulsions et des départs.

La partie la plus intéressante et la plus originale de l'ouvrage de Weisbord est celle qu'elle consacre au procès de Fred Rose. Toutes les preuves étaient contre lui: on le voit coincé par l'appareil politico-judiciaire et abandonné par le parti auquel il a été lié pendant plus de 20 ans. Il n'a que 38 ans, il est député. Son destin devient tragique. Le Parti communiste du Canada a voulu « sacrifier » Fred Rose: ni l'un ni l'autre ne s'en sont remis. Rose passera à l'histoire mais le parti pourra-t-il encore faire l'histoire?

Le Rêve d'une génération n'est pas une étude politique au sens strict du terme; on ne trouve pas, par exemple, une analyse de la position du PCC à l'égard de la question nationale; presque rien au sujet de la lutte au trotskisme au sein du parti, aucune allusion aux débats sur la « peinture automatiste » dans le journal *Combat*, etc. Tout en s'appuyant sur d'autres études plus globales consacrées au Parti communiste du Canada, Merrily Weisbord suit avec affection l'itinéraire d'un certain nombre de militants et elle s'interroge sur les relations qui les lient à un parti politique: ceux-ci n'ont pas trahi une cause, plusieurs d'entre eux se sont sentis trahis par une organisation qui « a été pervertie par sa soumission à l'égard de l'Union soviétique ».

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

L'APPAREIL PHOTO
Jean-Philippe Toussain
éditions de Minuit
127 pages.

ON SE SOUVIENT de deux premiers romans fort remarquables de ce jeune auteur français: *La Salle de bain* et *Monsieur*. Une écriture ciselée qui transmet un sentiment d'enfermement et d'angoisse devant les plus petites choses. *L'Appareil photo* capte l'instant pour d'heureux moments de lecture.

NOUS ET LES AUTRES

Tzvetan Todorov
Seuil
coll. « La couleur du temps »
453 pages.

C'EST à la suite de la publication de *La Découverte de l'Amérique* et d'un sentiment d'insatisfaction que Tzvetan Todorov a décidé de fouiller plus à fond la question de « la relation entre "nous" (mon groupe culturel et social) et les "autres" (ceux qui n'en font pas partie), le rapport entre la diversité des peuples et l'unité humaine ». À mi-chemin entre l'histoire de la pensée et l'essai de philosophie morale et politique, l'auteur interroge les idéologies. « Je parle non des races elles-mêmes, ni des comportements racistes, mais des doctrines sur la race; non des conquêtes coloniales, mais des justifications qui leur ont été données; et ainsi de suite. [...] Ce faisant, j'ai dû renoncer aussi à la réserve de l'historien: tout au long de ce travail, mon but a été d'apprendre, non seulement comment les choses ont été, mais aussi comment elle doivent être; j'ai voulu connaître et juger. »

LES CHRONIQUES D'UNE SECONDE À L'AUTRE
Marie Savard
La Plaine Lune, livre-cassette
61 pages.

« S'IL est vrai que les rapports mère/fille sont nécessaires à la transmission des valeurs de l'une à l'autre à travers les siècles, on peut se demander ce qui se transmet dans une culture où la plupart des femmes n'arrivent pas à combler le fossé qui les sépare de leur mère, soutient Marie Savard. [...] Avec *Les Chroniques d'une seconde à l'autre*, j'ai voulu nommer cette division à l'intérieur d'une personne, car j'avais l'intuition que notre rassemblement entre nous, un certain consensus entre femmes, était impossible sans qu'il se fasse aussi en chacune de nous. Les chroniques qui suivent sont des moments d'un cheminement vers une fusion intérieure, une harmonie. La version intégrale du texte se retrouve sur une cassette qui accompagne le volume. Monique Lepage en a fait la réalisation sonore, Judith Gruber-Stitzer, la musique, et Marie Savard, la mélodie des chants. »

L'ÉCRITURE ET LE RESTE
A la recherche de J.D. Salinger
Ian Hamilton
Payot, coll. « Essais »
281 pages.

L'AUTEUR de *L'Attrape-cœur* est un nébuleux personnage. On ne l'a pas vu depuis des années et on a même soupçonné quelque temps qu'il n'avait jamais existé. N'écouter que son courage, Ian Hamilton a voulu réaliser une biographie de ce grand écrivain. Mal lui en prit, car le tout s'est terminé devant les tribunaux, J.D. Salinger voulant lui interdire la publication de sa biographie ou, à tout le moins, l'utilisation de certaines lettres inédites. Voici, à titre informatif, le jugement de la cour d'appel: « L'interdiction de se servir des lettres inédites de Salinger n'empêche pas Hamilton — contrairement à ce que soutiennent ses avocats — d'écrire une biographie pouvant enrichir le public par la connaissance de l'histoire ou d'événements contemporains. N'importe qui peut rendre compte des faits. Les lettres de Salinger comportent un certain nombre de faits que ceux qui étudient sa vie et son oeuvre trouveront sans aucun doute intéressant, et Hamilton est tout à fait libre d'écrire une biographie rendant compte de ces faits. Mais Salinger est en droit de protéger la quinquiescence de ses écrits inédits tant qu'ils sont sa propriété, et ce droit prime sur la revendication d'usage licite. » Ian Hamilton, qui a

aussi perdu sa cause devant la Cour suprême des États-Unis, s'est consolé en publiant cette biographie non officielle de Salinger.

PREMIER JOURNALISTE DE LANGUE FRANÇAISE AU CANADA

Valantin Jautard (1736-1787)
Jean-Paul de Lagrave
et Jacques-G. Ruelland
éditions du Griffon d'argile
coll. « Fleury-Mesplet »
390 pages.

« RÉDACTEUR principal du premier journal montréalais (imprimé par Fleury Mesplet), Jautard fut l'une des meilleures plumes du Québec au XVIIIe siècle, affirmant les auteurs. Sous le pseudonyme de « spectateur tranquille », il fut emprisonné un long temps en raison de ses écrits favorables à la liberté de pensée et à la tolérance. Premier critique littéraire, premier vulgarisateur scientifique, Jautard subit un emprisonnement de 44 mois à Québec sans qu'aucune accusation soit portée contre lui, avant de terminer sa carrière comme écrivain public à Montréal. Ses articles sont reproduits pour la première fois ici depuis 1779. Cette biographie rappelle les pénibles moments des débuts du journalisme à Montréal. »



AUGUSTE COMTE
collectif
La Manufacture
coll. « Qui êtes-vous? »

IL Y A l'homme Auguste Comte, il y a la doctrine positivisme d'Auguste Comte, il y a le contexte socio-culturel de l'oeuvre d'Auguste Comte, et il y a enfin l'actualité d'Auguste Comte. Henri Gouhier traite de l'homme, Léon-Louis Grateloup parle du positivisme, Alice Gérard situe l'oeuvre et Jacques Muglioni analyse l'actualité de l'apport du sociologue. Notons qu'Edgar Faure signe ici son dernier texte par une introduction magistrale à l'oeuvre.

PASSEPORT POUR L'AMOUR
texte de Jérôme Duhamel
et dessins de Wolinski
Belfond, coll. « 100 % français »
200 pages.

CE MANUEL a pour objet de faire comprendre, dans les cinq langues importantes de l'Europe unifiée de demain (français, anglais, italien, allemand et espagnol), les phrases sibyllines utili-



sées par tout un chacun lors de rencontres avec une personne convoitée... Les dessins de Wolinski illustrent et rehaussent les propos édifiants qu'on vous suggère d'utiliser dans certaines conditions. Voici, pigées au hasard, quelques-unes des sentences contenues dans ce manuel: « Si on jouait au docteur? Vous habitez chez vos parents? Ciel, mon mari! Il paraît que ça rend sourd. Passe-moi le beurre. » Etc. Le tout traduit également en japonais, car, on le sait, dans les histoires d'amour, la distance n'a pas d'importance.

LES SECRETS DE LA LANGUE FRANÇAISE
André Dulière
Guérin littéraire
396 pages.

CET ANCIEN élève du grammairien Maurice Grevisse propose, dans ces pages, diverses réflexions sur la langue. Jamais pédant, André Dulière pointe certaines difficultés et donne une multitude d'exemples puisés principalement dans la littérature contemporaine.

Le 3e âge n'est pas sans problème

PSYCHO-GÉRIATRIE
Les problèmes psychiatriques du 3e âge
Dr N. Moamai
Montréal, La Presse
1988, 107 pages

YOLAND SENÉCAL

ON LE SAIT, notre société vieillit. Par contre, sait-on que 25 % du nombre total des suicides surviennent chez les personnes âgées; que 15 % des parents âgés sont ou menacés, insultés, ou frappés et battus par leurs propres enfants? Ce sont là quelques-unes des informations précieuses que l'on retrouve dans l'ouvrage du Dr Moamai, qui est, en fait, le premier manuel de psychogé-

rie publié au Québec. Il faut souligner qu'il s'agit là d'un texte de vulgarisation qui ne s'adresse pas qu'aux seuls spécialistes. Le Dr N. Moamai, professeur à l'Université de Montréal et président sortant de la Société de psychogériatrie du Québec, était particulièrement qualifié pour l'écrire. Son livre repose, d'ailleurs, sur une bibliographie importante. La psychogériatrie, comme son nom l'indique, conjugue la discipline psychiatrique avec la gérontologie; cependant, le livre du Dr Moamai comporte une dimension sociologique non négligeable. D'après l'auteur, « le vieillissement est le destin biologique de tous les êtres vivants. En effet, l'avenir de

la jeunesse est la vieillesse mais il n'existe pas de ligne de démarcation entre le 2e et le 3e âge. Les optimistes pensent que la vieillesse commence à partir du 4e âge, après 85 ans; cela veut dire que beaucoup de gens meurent très jeunes. L'un des principaux problèmes du 3e âge est la dépendance fréquente du vieillard par rapport à ses enfants. Là, les rôles se renversent. « ... au fur et à mesure que l'enfant grandit, sa position par rapport à ses parents change. De l'autre côté, poursuit le Dr Moamai, les parents, à un tournant de leur existence, deviennent effectivement les enfants de leurs enfants et les enfants deviennent les parents de leurs parents. Dans cette situation nouvelle, l'enfant peut se comporter envers ses parents exactement comme ses parents se sont comportés envers lui quand il était petit. Heureusement, la plupart du temps, les jeunes contrôlent leur agressivité et leur hostilité parce qu'ils comprennent qu'ils se font vieux à leur tour. » Les cas inverses donnent lieu aux situations de violence que nous évoquons plus avant.

Autre sujet important traité dans ce livre: la dépression des sujets âgés. Environ 15 % d'entre eux présentent au moins un épisode dépres-

sif après 65 ans. Cette dépression s'exprime surtout par la perte d'intérêt, d'amour, du plaisir, de l'estime de soi ainsi que par l'apparition de l'idée de suicide et de mort. Le Dr Moamai souligne que la dépression n'est pas un signe de vieillissement mais une maladie qui demande un traitement urgent, afin d'éviter les risques de suicide. En fait, 75 % des suicidés avaient déjà consulté leur médecin un mois avant leur décès et 50 % une semaine avant le passage à l'acte suicidaire. D'où l'importance, soulignée par l'auteur, d'améliorer les mesures préventives et la qualité de vie des patients âgés. Il s'agit de rendre la vie plus riche, plus désirable et confortable. La personne âgée doit ressentir que « les plus belles années de sa vie sont celles qu'elle est en train de vivre ». Les autres chapitres de ce précis portent sur les troubles du sommeil, la sexualité, la démence, l'état confusionnel et la psychothérapie de sujets âgés. On le constate, cet ouvrage, qui allie psychiatrie et sociologie pour l'étude d'une question de plus en plus actuelle, intéressera tous les intervenants: médecins, psychologues, familles, travailleurs d'hôpitaux ou sociaux; ainsi que les personnes du 3e âge.

Ciel 98,5

Sous le ciel des tropiques

Soyez à l'écoute de Ciel et courez la chance de vous envoler pour la destination soleil de votre choix.

- Guadeloupe**
Jean-Pierre Coallier
6h00 à 10h00
- Acapulco**
Dominic Frégault
10h00 à 15h00
- République Dominicaine**
François Paré
15h00 à 18h00
- Carthagène**
Micheline Ricard
18h00 à minuit

Avec la participation de TOURS MONT-ROYAL

informatique & entreprise **PARU**
27 janvier

transport & énergie
24 février

banques
31 mars

haute technologie
28 avril

général
26 mai

exportation
25 août

assurances
29 septembre

investissements & abris fiscaux
27 octobre

perspectives 1.9.9.0
1er décembre

L'économie nationale et internationale dans

LE DEVOIR
magazine
ECONOMIQUE

L'ÉCRITURE ET LE RESTE
A la recherche de J.D. Salinger
Ian Hamilton
Payot

Histoire très honnête d'une « aimable crapule »

MAURICE SACHS
Henri Raczymow
Paris, Gallimard, 1988
503 pages



Lisette
MORIN

▲ Le feuilleton

« À CETTE ÉPOQUE (1937), Sachs signe ses lettres de l'aimable nom de « crapule », ce dont lui fait le reproche un de ses amis anglais, Stephen Hudson, l'auteur de *A True Story*. « I strongly disapprove, lui écrit-il, of your signing yourself "crapule", even only in fun. Please remember that you are a friend whom I greatly value... »

Ami très estimé, donc, et par des gens estimables, Maurice Sachs le fut presque toute sa vie, et dès son adolescence. C'est l'incroyable histoire — légendaire pour une génération — de cet écrivain juif, homosexuel et collaborateur, que le romancier Henri Raczymow (*Contes d'exil et d'oubli, Un cri sans voix*, chez Gallimard) nous raconte en 500 pages passionnantes, avec une admirable et continue honnêteté. Il ne faut cependant pas s'y tromper : ce n'est pas une entreprise de réhabilitation. Comment eût-elle d'ailleurs été possible avec ce personnage veule, cet escroc dont le destin tragique s'acheva, à 38 ans, le 14 avril 1945, alors qu'un garde SS lui tira une balle dans la nuque, parce qu'il ne pouvait plus suivre la cohorte de prisonniers qu'on évacuait vers Kiel, ce port de la mer du Nord, face au Danemark. L'existence, relative, brève, de ce garçon qui ne connut guère son père, qui fut abandonné par sa mère alors qu'il n'avait pas 16 ans, fut une continue escalade d'arnaques, de scandales et de trahisons. Et ce n'est pas le moindre mérite du biographe que de nous la restituer, telle qu'elle se déroula, avec minutie, sans aucun doute appuyé sur une abondante et patiente recherche des faits, mais qui n'ennuie jamais le lecteur.

La vie de Maurice Sachs n'offrirait sans doute pas un tel intérêt, à nous, francophones de ce conti-

nent, si le biographe ne l'avait restituée dans son contexte : les milieux littéraires français, anglais et même américains de l'entre-deux-guerres. Car, bilingue, ayant vécu à Londres avec sa mère quelques courtes saisons de son adolescence, Sachs, parmi mille péripéties, dont certaines seraient imaginables si elles n'étaient vérifiables auprès de sources autres que celles de Raczymow, s'offrit plusieurs séjours aux États-Unis, où il déploya un charme considérable comme conférencier littéraire et analyste... politique (!). Il réussit à intéresser non seulement une certaine intelligentsia snob, à devenir chroniqueur à la radio, mais à se faire épouser par la fille d'un pasteur et, au moment de rentrer en France, à ramener un jeune et bel amant, auquel il demeurera lié pendant des années, pour le meilleur et pour le pire.

Autre source de très grand intérêt, pour les lecteurs québécois qui furent étudiants aux années 30 et 40 : la « conversion » au catholicisme de Maurice Sachs, grâce au couple Raïssa et Jacques Maritain, son baptême et son entrée au séminaire des Carmes. Tout ce milieu des « convertis », à commencer par Jean Cocteau et Max Jacob, revit pour notre... édification, et même pour notre confusion. Car n'avons-nous pas, dans nos catholiques institutions, considéré les Maritain comme des saints ? Ce qu'ils furent sans doute mais dans un climat où la naïveté et une sorte d'inconscience relayaient la foi mal éclairée de leurs pupilles.

Crapule « aimable », donc, qui extorque de l'argent aux écrivains illustres dont il sollicita, quelquefois vainement, l'amitié ; qui vola sans vergogne Jean Cocteau, Coco Chanel, et la pauvre Violette Leduc, qui n'était pas encore l'auteur célèbre de *La Bâtarde*, mais qui materna Sachs sans jamais être payée de retour.

Si Maurice Sachs vécut en parasite, qu'il se colla aux plus illustres de ses contemporains écrivains, on croit rêver quand on lit, sous la plume de Raczymow, comment tout ce beau monde se laissait... parasiter. Le charme du personnage n'explique pas tout : de Gide à Gallimard (qui le soutint financièrement jusqu'à son

départ comme travailleur volontaire en Allemagne, et même pendant sa captivité), du comédien Pierre Fresnay jusqu'à Louise de Vilmorin, il semble qu'on pardonnât tout à ce triste sire parce qu'il avait le talent de flatter, d'aduler ceux et celles qu'il rencontrait, avant de leur dérober, à l'une de ses protectrices, un tableau de Soutine, à sa propre grand-mère les meubles de l'appartement qu'elle lui prêtait, et, naturellement, aux éditeurs, Gallimard et Corrèa, des à-valoir sur des romans ou des essais qu'il n'écrivait jamais.

Pour la plupart d'entre nous, lecteurs de cette génération, Maurice Sachs, c'était, avant la biographie de Raczymow, les romans sulfureux que sont *Le Sabbat* et *La Chasse à courre*, qui ne furent publiés qu'après sa mort. Mais relire, comme je viens de le faire, le dernier — et le plus révélateur, si l'on en croit son biographe qui le cite surabondamment — c'est revivre tout un passé « littéraire », comprendre l'étrange, la fatale attraction qu'il a pu exercer sur ses proches et même la rançune durable qu'on lui garda les Jean Paulhan (que Sachs portait avec méchanceté) et Marcel Jouhandeau qui sortit d'une rencontre avec ce « juif détestable » subitement antisémite...

Dans mon édition (qui est de 1948) de *La Chasse à courre*, je tire ces quelques lignes de la présentation, non signée, mais qui est sans aucun doute de Gaston Gallimard : « Il aurait voulu être écrivain. » Mon cher Maurice — lui aurait dit un jour Jean Cocteau — tu pourrais faire tout ce que tu voudras, sauf une chose, être écrivain. » Il gardait cette phrase dans l'âme comme une écharde. Que n'aurait-il donné pour une approbation de Gide ! Aucune gloire, cependant, ajoute le préfacier anonyme, ne lui semblait plus belle que celle de Dickens. » La devise de ce fou de littérature, que les littérateurs repoussaient, était d'être l'auteur des *Grandes Espérances* : « Génie ou non, chaque jour une page. » Si Maurice Sachs est aujourd'hui dans tous les manuels, c'est sans doute à cette obstination, à ce désir toujours entretenu de signer un jour un chef-d'œuvre, mais jamais réalisé de son vivant, qu'il le doit.

Confessions d'un diplomate

BOUGAINVILLE
F. Springer
traduit du néerlandais
par Anne-Marie de Both-Diez
Paris, Seuil, 1988, 150 pages



Alice
PARIZEAU

Lettres
étrangères

Il y a plusieurs niveaux de lecture d'un roman et dans *Bougainville*, ils s'imposent si bien que, dès le début, on est entraîné par l'action.

Tommy, un fonctionnaire itinérant de l'ONU, vient de se noyer sur une plage déserte. Son ami, le narrateur qui raconte cet événement à la première personne, ne peut s'empêcher de remonter en arrière jusqu'aux origines de leur camaraderie, à l'école d'abord, puis dans les services diplomatiques. Derrière les notes laissées par Tommy qu'il est en train de lire se profilent deux types de carrières diplomatiques vécues selon les conditions des pays où Tommy et Bo ont été en poste. Et c'est ainsi que Bo commence à juger enfin objectivement son propre rôle et son propre travail de diplomate.

Les déceptions des hauts fonctionnaires de l'ONU qui veulent coûte que coûte distribuer l'aide aux gens auxquels elle est destinée et qui découvrent que tout n'est qu'illusion, lui paraissent à la fois risibles et pathétiques. Les réalités politiques et économiques systématiquement déformées par les pouvoirs qui s'affrontent sont à ce point présentes qu'elles suscitent l'angoisse. En référant à une documentation factuelle, on pourrait « décoder », d'ailleurs, ce ro-



PHOTO M. SWENING/Seuil

F. SPRINGER

man et mieux comprendre certains phénomènes internationaux des dernières années, mais ce n'est guère indispensable pour l'apprécier.

Ce qu'on comprend surtout, c'est qu'il faut arracher aux conditions abominables à Dacca, entre les Canadiens et les Suédois, entre la Croix-Rouge et l'Oxfam, qui distribuent des vivres dans les diverses régions du monde, un dénominateur commun prédomine : celui de l'inutilité ! Toutes les interventions sont dictées par le souci humanitaire, mais elles ne cessent d'être faussées parce que telle est la nature des choses. Les diplomates le savent, mais ils sont obligés de jouer le jeu jusqu'au bout, sous peine de perdre confiance dans leur rôle, leur mission, leur travail et leurs idéaux de jeunesse.

Car, sans le mentionner, sans jamais en faire état, Bo, le narrateur, comme son camarade Tommy, ont été des idéalistes. Aventuriers à l'oc-

casion, fantaisistes, avides d'amour, habitués à un luxe inaccessible dans d'autres modes d'existence, ils ont souvent risqué leur peau sachant à l'avance que leur sacrifice sera inutile. Difficile de plaider, cependant, à partir de là que les diplomates qui ont des vies compliquées et qui, dans certaines situations, deviennent la cible des terroristes méritent estime et sympathie. Pour beaucoup de mortels, l'envie prime ! On ne pardonne pas aux consuls et aux ambassadeurs leurs domestiques et limousines et l'on se plaît à considérer leurs fonctions comme le vestige d'une époque où la lenteur des communications excluait les rencontres trop fréquentes entre les dirigeants politiques. Malaisé dès lors, admettons-le, de présenter dans un roman un personnage qui est à la fois maître et victime, surtout quand celui qui l'écrit est diplomate lui-même, comme c'est le cas de F. Springer.

Hollandais, né à Djakarta où son père était en poste quand la ville s'appelait encore Batavia, devenu lui-même ambassadeur depuis, F. Springer a une drôle de conception de l'anonymat. En effet, on prend en principe un nom de plume pour éviter d'être reconnu, auquel cas on refuse la reproduction de sa propre photo sur la pochette du roman qu'on vient de publier. Or, sur la couverture de *Bougainville*, oubli ou négligence de l'éditeur, une photo du romancier, particulièrement mal prise d'ailleurs, puisqu'il semble écraser son nez avec son pouce, figure en bonne place...

Mais peu importe la couverture ! Le roman de F. Springer est intéressant sur le plan politique comme sur le plan littéraire, son humour est convaincant et l'on passe un bon moment en sa compagnie.

Révolution d'arrière-cour

LES ZELMINIENS
Moïshé Kulbak
Paris, Seuil

NAÏM KATTAN

VICTIME des purges de 1937, Moïshé Kulbak, né en Lituanie polonaise en 1886, fut englouti par le goulag, sans doute en 1940. Après des séjours à Berlin et à Vilno, il s'installe à Minsk en 1928. Écrivain de langue yiddish, il publie des drames, des romans et des poèmes. Son roman *Les Zelminiens* fut publié en 1931-1935. Il faut rendre hommage à Régine Robin, écrivain montréalaise, d'avoir entrepris cette immense tâche de rendre en français ce grand roman. Tâche d'autant plus ardue que Kulbak, qui écrit en yiddish, a parsemé son texte de phrases en russe, biélorusse, allemand et anglais.

Les Zelminiens sont les descendants de Reb Zelméle. Frères, sœurs, cousins et cousines vivent dans une arrière-cour et sont artisans, pauvres, retranchés dans leur société et leur culture. Et voilà que la révolution d'Octobre éclate, et cette petite société qui vit en dehors de l'histoire, à l'intérieur de sa propre histoire, est mise en question. Le premier grand événement, c'est l'intrusion de l'électricité. Vieux et jeunes savent que désormais leur existence ne sera plus jamais la même.

Ensuite, ce sont les bruits, d'abord lointains, puis de plus en plus proches, de la révolution qui s'abat sur cette grande famille. « La révolution était passée par là et, en passant, avait prélevé les quelques individus dont elle avait besoin ; les autres

étaient restés là, gisant comme des coquilles vides. »

Le nouveau pouvoir élimine l'autorité des vieux. Un oncle ou une tante qui ne connaissent pas le russe pourront-ils commander, ordonner ou même instruire ou conseiller ? Leurs valeurs sont devenues désuètes, hors d'usage. Les jeunes sont coupés en deux. Il y a d'abord Tonké. Elle adopte le nouveau vocabulaire, adhère au Parti, s'en va avec un Russe mais revient plus tard, un enfant dans les bras. La famille ne la reconnaît pas mais ne possède plus l'autorité de la chasser. Elle affronte ses parents et accuse son oncle auprès des autorités. Tout différent est le destin de son cousin Tsalké. Doux, tendre, il cherche à s'adapter à la nouvelle société sans pour cela rejeter sa famille. Il ne réussit pas et finit par se suicider.

Le roman de Kulbak n'est pas un rappel nostalgique d'un monde révolu. C'est le récit de l'atoutement entre le vocabulaire vide d'un pouvoir sans âme qui utilise comme instrument une idéologie aveugle et la société de petites gens sans fortune ni biens mais dont le seul bonheur est le passage des saisons, dont l'existence est ponctuée par les fêtes et les célébrations religieuses, dont les seules attentes sont les mariages et les naissances. Ils ne réagissent pas

à l'électricité dont ils célèbrent la lumière mais savent qu'ils sont condamnés.

Les pauvres artisans sont désormais des « petits bourgeois », des « spéculateurs », et, s'ils résistent, ils sont qualifiés de « contre-révolutionnaires » et d'ennemis. Les lendemains qui chantent, c'est pour tout de suite : le travail en usine.

L'arrière-cour finira par être rasée. On construira des maisons. On ne pourra pas refaire la civilisation et la culture. Kulbak est le contraire d'un passiviste. Pour lui, le modernisme ne peut être imposé par l'État. Il sourd d'une culture et est l'expression d'un esprit, d'une âme. Grand écrivain, il n'a pas besoin de proclamer son amour. Il évite les pièges de l'exotisme. Les Zelminiens ne sont ni excentriques ni singuliers. Ils ne sont même pas particulièrement aimables. Ils n'ont pour partage qu'une petite vie qu'ils mènent humblement. Cette vie est illuminée par une ouverture à une culture, à une civilisation.

Désormais, il n'y aura plus de Zelminiens, tout au plus y aura-t-il des hommes qui iront en usine, qui travailleront à la chaîne, qui seront anonymes et n'auront plus d'histoire. On fera même taire leur ultime témoin, celui qui les a sauvés de l'oubli.

Ketchup aux concombres

LIAISONS ÉTRANGÈRES
Alison Lurie
Paris, Rivages, 314 pages

MARIE-CLAIRE GIRARD

ON A DIT d'Alison Lurie que c'est la plus anglaise des romancières américaines et l'on a bien raison : *Liaisons étrangères* (prix Pulitzer 1985) se passe à Londres, met en scène des Américains qui y vivent et qui aiment ou détestent la ville, c'est selon, mais qui sont tout de même forcés pour une assez longue période de temps de s'accommoder de la pluie et du brouillard et de manger des sandwiches au concombre.

Et c'est aussi un roman où les deux principaux personnages ne s'aiment pas : ils se rencontrent et entretiennent des rapports mondains tout en conservant l'un envers l'autre une froide réserve. Et ce qui est singulier, c'est qu'ils suscitent, chacun de son côté, la sympathie du lecteur. Winnie Miner fait partie de la secte des adorateurs de l'Angleterre. En congé sabbatique de son université américaine, elle recueille des chansons enfantines pour les comparer à ce que chantent les petits Américains dans les cours d'école. Spécialisée en littérature pour enfants, Winnie ne peut pas supporter d'être hu-

maines qui mesurent moins d'un mètre. D'âge mûr, elle ressemble à une souris et tombera amoureuse de tout ce qu'elle croit détester : un Américain barbare, texan de surcroît, affublé d'un chapeau de *cow-boy* et d'une veste à franges.

Fred Turner, lui, est spécialiste du théâtre anglais du XVIIIe siècle. Et il est terriblement beau. Pour son malheur, il s'entiche d'une actrice anglaise aux charmes et à la névrose indubitables. Le factice et le superficiel prendront le pas dans sa vie jusqu'au moment où il se rendra compte que sa femme américaine, délaissée à la suite d'un malentendu, vaut mille fois les appâts de la perfide Anglaise au teint de pêche.

La découverte d'un bon livre et d'un bon auteur étant une chose in-

certaine, je ne peux que m'incliner devant le plaisir que m'a procuré Alison Lurie. Elle décrit avec esprit et intelligence les crises et les tragédies qui parsèment les vies de ces Américains bien nourris et bien éduqués. De plus, ce sont des personnages capables d'auto-analyse, de trouver la source de leurs motivations et des solutions à leurs problèmes. Malgré leurs failles, Winnie et Fred possèdent des personnalités riches ; ils souffrent dignement et se révèlent ultimement de meilleures personnes en dépassant l'égoïsme de leur douleur.

On a compris, j'espère, que c'est très réussi. À lire pour tenir entre ses mains un roman dont on a plaisir à tourner les pages et où l'on est désolé lorsque c'est terminé.

CARON
LIBRAIRE

Désirons acheter
livres « encore utiles »
Tél.: 845-5698
LA GRANDE LIBRAIRIE À CONNAÎTRE
251 Ste-Catherine E.

ORWELL VIENT DE PARAITRE

ET 1984: TROIS APPROCHES

par Guy Bouchard, André Rocque et Jacques G. Ruelland

Prophétie, utopie, science-fiction, critique sociale, l'oeuvre d'Orwell est tout cela et bien d'autres choses.

À la fois une introduction à l'oeuvre d'Orwell et la proposition de quelques clés de lecture de 1984. Un travail solide, bien documenté, éclairant.

Éditions Bellarmin
8100, boul. Saint-Laurent, Montréal (Québec)
H2P 2L9 — Tél.: (514) 387-2541

275 pages 22,00 \$

LES OUVRAGES DE
JEAN VANIER

■ MA FAIBLESSE C'EST MA FORCE 4,95 \$

■ LA COMMUNAUTÉ, LIEU DU PARDON ET DE LA FÊTE — Bellarmin/Fleurus) 9,95 \$

■ DISCIPLE DE JÉSUS 4,95 \$

■ NE CRAINS PAS — Bellarmin/Fleurus 4,95 \$

■ LARMES DE SILENCE 4,95 \$

■ OUVRE MES BRAS — Bellarmin/Cerf — collection Foi vivante Nouvelle édition 5,95 \$

■ TON SILENCE M'APPELLE — Bellarmin/Cerf — collection Foi vivante Nouvelle édition 4,95 \$

■ HOMME ET FEMME IL LES FIT — Bellarmin/Fleurus 11,95 \$ ouvrage sur L'Arche de Jean Vanier

■ DÉCOUVRIRE TON VISAGE Par Odile Ceyrac — Bellarmin/Fayard-Le Sarmant 17,00 \$

À VENIR

■ LE CORPS BRISÉ (1989 — Bellarmin/Fayard-Le Sarmant)

Éditions Bellarmin 8100, boul. Saint-Laurent Montréal (Québec) Canada H2P 2L9 — Tél.: (514) 387-2541

LES RÉFLEXIONS D'UNE FEMME HANDICAPÉE
AU-DELÀ DU MUR
de Micheline Piotte

Cet ouvrage raconte la terrible expérience d'une femme handicapée aux prises avec une maladie génétique au sujet de laquelle la science ne sait que très peu de chose : l'acromanie ulcéro-mutilante. C'est l'histoire d'une lutte incessante contre la mort et pour la survie. Un message d'espoir qui nous interpelle dans notre confort et notre indifférence et qui nous invite à une plus grande tolérance et une meilleure compréhension de la douleur des autres.

170 pages — 14,95 \$

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

le plaisir des Livres

Le futur se conjugue (aussi) au passé



Jean **ETHIER-BLAIS**

▲ Les carnets

JE ME suis laissé tenter. Sur une étagère, je vois l'Anthologie de la science-fiction québécoise. Je l'ouvre et y trouve le nom de Jacques Brossard, celui de Jean-Yves Soucy, ceux de Bertrand Bergeron, de Jean-François Somczynsky, tous écrivains pour lesquels j'ai une saine admiration. Je commence à lire, depuis le début. Je n'ai de cesse que je n'aie terminé ce livre de poche, qui fait partie de la première série de la « Bibliothèque québécoise ». Qu'est-ce que cette bibliothèque ? Trois éditeurs propriétaires de fonds immenses de livres de poche décident d'unir leurs efforts (et, par chance pour eux, le talent des écrivains de leurs maisons respectives) et de lancer une nouvelle collection qui réunira leurs titres. Papier et caractère sont parfaits. Le dos du livre ne bronche pas. C'est donc du travail de qualité. Sur la couverture, le titre est bien en évidence. Le motif qui l'accompagne est un peu grêle, fabriqué à l'ordinateur. Il manque au livre un numéro, qui faciliterait la mise en catalogue et les formalités d'achat. Mais c'est là une vétille. Je la note parce que, lecteur et acheteur, je souhaite que tout me soit facilité. Qu'à cela ne tienne, ces livres sont beaux.

Comme je ne connais rien à la science-fiction, j'ai lu avec intérêt la préface de M. Michel Lord. Ses explications théoriques m'ont paru surfaites. Par contre, l'histoire de la science-fiction au Québec m'a enchanté. Une fois de plus, je constatais que notre littérature formait un corpus complet, que nos auteurs s'étaient attaqués à tous les genres, que, mieux encore, ils étaient à l'affût de toutes les nouveautés. Dans le domaine de la science-fiction, le nombre en est prodigieux, les revues

abondent, les experts se retrouvent dans des congrès (cette place au soleil de la littérature), il existe un centre de recherches en la matière, on se donne un prix, on se congratule; imaginez le reste, les luttes intestines, l'envie, les crocs-en-jambe, pour tout dire, la littérature. C'est emballant. Cette préface, et mes réflexions, m'ayant mis dans d'excellentes dispositions, j'ai donc, d'une traite, lu le livre.

Vous sentez-vous frais et dispos ? La longue journée de travail ne vous a pas fatigué, il fait bon dans votre maison, vous vous apprêtez à passer une bonne soirée ? Si ces conditions existent, lisez cette anthologie. Vous y trouverez des personnages d'un avenir imprévisible qui vous ressemblent comme des frères, des situations étonnantes, un merveilleux univers d'imagination et de rêve, que vous sentirez accessible. L'avenir de l'an 3000 ne vous fera plus peur, car il ressemble étrangement au nôtre, plus immédiat certes, mais tout aussi troublant. Prenez *La Petite Sorcière* de M. René Beaulieu. Ce boiteux, qui vient de trouver dans la forêt le cadavre d'une sorcière que les gens du village ont assassinée parce qu'elle ne leur ressemblait pas, sauve sa fille, qui a hérité les puissances de sa mère. Il la ramène chez lui. Peine inutile, car l'enfant meurt. Il ne s'est rien passé, sinon un miracle de charité qui étonne et bouleverse, comme tous les miracles. C'est donc que, dans cet univers du prochain millénaire, les hommes seront faits de bons et de méchants, que l'Esprit les enveloppera comme il le fait dans la Bible. Après cinquante pages de lecture, je me disais : En effet, je me retrouve dans l'univers de la Bible. Dans sa préface, M. Michel Lord parle de Gilgamesh; il aurait pu tout aussi bien tracer le nom des Argonautes. On verrait assez bien, dans cette anthologie, la belle Yseult jetée par le roi Marc dans la fosse aux lépreux. Entre le passé gigantesque de l'humanité et son avenir dans d'immenses astronefs qui sillonneront l'espace (et qu'on réparera, détail intéressant, avec de la métacaramide; c'est Elisabeth Vonarburg qui nous l'apprend) il n'y a pas solution de continuité. L'homme ne change pas, il s'adapte à de nouvelles conditions de vie, les jeunes filles s'amourachent du bel inconnu, les guerres du futur seront

tout aussi atroces que les nôtres. L'univers fantastique est complexe et tragique. Dans un film consacré à la guerre des étoiles, le personnage le plus intéressant était un robot qui avait le sens de l'humour. Nous fabriquerons des êtres à notre image, comme, peut-être, nous-mêmes avons été fabriqués par un Antécédent que nous appelons Dieu et auquel nous ressemblons étrangement. Si j'écrivais un conte de science-fiction, ce serait celui-là. Un Antécédent tout-puissant, dans le tonnerre et les éclairs, crée une race d'humanoïdes qui lui ressemble. En un clin d'oeil, ces créatures se retournent contre lui. Il leur envoie un Pacificateur, qui est un avatar de lui-même. Les humanoïdes, qui ont éventé la supercherie, le mettent à mort et dressent son cadavre entre ciel et terre, comme un défi. L'Antécédent, dépité, les abandonne à eux-mêmes et ils dégènerent rapidement. La religiosité de tous ces textes est évidente. Peut-être se constitue-t-il, peu à peu, une banque de récits que, faute d'autre terme, nous appelons science-fiction. Un jour, un écrivain de génie, qui sera Homère ou les prophètes, donnera son unité à toute cette écriture éparse, et une civilisation nouvelle naîtra, qui aura assimilé la technologie et ses monstres.

Dans sa nouvelle *Le Piège à souvenirs*, Esther Rochon invente une machine qui réduit en miettes les souvenirs de toute une collectivité. Et cette collectivité est vouée à la disparition. Profonde leçon. Détruire le passé, c'est aussi détruire l'avenir. Les peuples sans histoire sont destinés à l'abattoir. Heureusement, la mémoire collective perdure et sépare le bon grain de l'ivraie. Dans cette optique, je recommande la lecture de la plus courte des nouvelles de cette anthologie : *Galileo Galilei*, de Gilles Pellerin. On y verra, projeté dans un faux avenir, quel est l'enfer où nous vivons. En quelques phrases, la brutalité de notre milieu nous frappe. Mais comment y échapper, sinon en créant un monde imaginaire ou en se réfugiant dans l'idéalisme ? Je crois que la science-fiction est née de la rencontre, dans l'esprit des hommes éclairés, des réalisations de la science et de la prise de conscience de l'aspect monstrueux de ces mêmes découvertes. Certains esprits, qui portent en eux un poids de prophétie, cherchent refuge dans la construction d'un

univers autre que celui que nous impose la certitude mécaniste. Nous nous rendons peu à peu compte que le « progrès » est stérilisant. Nos ancêtres concevaient des utopies qui reprenaient, sur le mode idéal, les concepts et les vérités qui faisaient l'essentiel de leur réflexion et de leur pratique. Les auteurs de science-fiction savent, d'intuition certaine, que cet univers est appelé à disparaître. Ils en inventent donc un autre; ils conditionnent notre imagination à ce nouveau destin.

Ce qu'ils retiennent, c'est la nature humaine. Il me semble que si nous disparaissions, notre âme aussi disparaîtrait. Il ne restera rien de nous, abandonnés totalement par l'Antécédent originel. J'ai découvert, en lisant ces récits, qui sont le folklore d'aujourd'hui, que nous sommes en plein dans cet avenir. Rien n'a changé depuis Perrault, madame d'Aulnoy et les frères Grimm, sinon le décor. Le vilain loup qui mange Chaperon rouge se revêt du bonnet de la grand-mère et de sa robe de nuit. Aujourd'hui, il porterait la cuirasse de l'astronaute. Et le dormeur dans le cristal, qui est-il donc, sinon la réincarnation de la Princesse endormie dans son château, au coeur de la forêt préhistorique ? Pour tout dire, j'ai trouvé le monde de la science-fiction rassurant. Les vraies horreurs, où sont-elles, sinon dans le récit de guerre, si actuel, de Jean-Yves Soucy ? Le vieux général, qui combat depuis quarante-et-un ans, se dit : Il faut qu'on en finisse vite avec cette guerre. Et il se répond : Pour ça, il faut gagner. Morale : nous sommes entrés dans la guerre d'éternité. Sous une forme ou une autre, elle ne prendra jamais fin. Le jeune soldat meurt lorsqu'il veut caresser un chat qui est une machine électronique. Cela est arrivé souvent, ces dernières années, aux enfants afghans. Où la réalité cesse-t-elle ? Ou commence la science-fiction ?

Je ne reprocherai aux auteurs de ces récits qu'une chose. Ils ne m'ont jamais donné l'impression d'être plus savants que leur modeste lecteur. Je ne veux pas dire qu'un auteur de science-fiction est tenu de faire étalage de ses connaissances scientifiques. Mais elles doivent constituer l'arrière-plan implicite du récit. Le Dieu-Machine a refusé l'invitation.

◆ Chaput-Rolland

il y avait la musique, la lecture, la littérature, l'amitié, l'amour pour meubler l'intelligence et la sensibilité de la jeune Solange, des activités plus importantes pour elle que les salons de thé de la bonne société qu'elle fréquentait aussi, dans la bonne humeur et la saine insouciance de la jeunesse. À cet égard, il faut lire la description de ses étés à Saint-Hilaire qu'elle compare au « vert paradis des amours enfantines » de Baude-laire et un peu plus loin ce chapitre qui porte en exergue cette citation de Picasso : « On met très longtemps à devenir jeune. »

Sans avoir fait son cours classique qui n'était pas à la mode pour une jeune fille à cette époque, Solange

Chaput-Rolland a acquis par elle-même une formation d'humaniste grâce à sa curiosité naturelle, à son penchant pour les arts et lettres, à la lecture des grands écrivains et poètes français et anglais.

Son penchant pour l'écriture aussi. En 1953, elle publie à compte d'auteur un premier essai, *Fumées*, « des pensées à la Pascal, à vingt-deux ans », avait « grogné » Roger Duhamel dans le journal *Le Canada*. Depuis ce temps, elle n'a cessé d'écrire et d'engager des dialogues avec son public : douze livres sous forme de « journal politique », un téléroman à succès *Monsieur le ministre*, d'innombrables articles dans les revues et journaux, notamment dans LE DEVOIR. Femme d'action et d'engagement pour toutes les causes qui

la sollicitent et pour lesquelles elle n'hésite jamais à monter sur les barricades, membre de la Commission sur l'unité nationale. Députée libérale de Prévost de 1979 à 1981, elle ne cache pas que sa défaite a été une amère déception. Mais elle avoue maintenant avec humour : « Cela m'a permis d'écrire *Monsieur le ministre* et de vivre cette fois une expérience inoubliable avec ma collaboratrice Michèle Bazin. »

« Je trouve impardonnable de laisser entendre à tant de nos aînés que vieillir est un exercice amusant, sain, rempli de compensations. C'est un fait brutal; il faut l'accepter et essayer d'en tirer profit... Nous ne sommes pas responsables de nos maladies ni de nos faiblesses, mais nous pouvons nous aider nous-mêmes en veillant à notre comportement, à notre personnalité, à notre tenue vestimentaire. Plus nous vieillissons, plus notre apparence extérieure est importante. » (p.139)

Mais toute vie recèle ses épreuves, ses angoisses, ses déceptions, ses maladies et celle de Solange Chaput-Rolland n'échappe pas à cette règle implacable. C'est donc en toute lucidité qu'elle traite dans son livre de la maladie de son mari qui devait mourir quelques jours à peine après sa nomination au Sénat l'automne dernier, de l'inéluctabilité de la vieillesse, cet âge de « platine » qui s'apprivoise difficilement. Ces pages sont remplies d'une émotion contenue, d'une sensibilité exacerbée par le peu d'attention que l'on porte aux préoccupations inhérentes aux personnes âgées. Elle dénonce les abus de pouvoir des médecins, l'indifférence et la trop grande familiarité des soignants à l'égard des malades impuissants devant la perte graduelle de leur autonomie.

« La liberté dont je me réclame en 1988, je ne l'ai pas revêtu du jour au lendemain. En 1950, il a fallu que j'en fasse l'apprentissage, dans mon ménage d'abord, ensuite parmi les mieux, puis, plus tard, que je choisisse entre les amies qui étaient pour ou contre ma carrière, pour que finalement j'apprenne l'abc du métier d'écrivain politique. Ceux et celles qui s'imaginent que tout me fut facile se trompent, et gravement. » (p. 145)

Enfin, même s'il respire « une certaine tristesse », *Et tournons la page* n'est pas un livre triste. Il n'est que le reflet d'une vie, celle d'une femme toujours qui se définit comme étant toujours disponible. Elle n'a certainement pas fini de nous surprendre, notre Solange nationale qui se retrouvera septuagénaire dans quelques mois, encore sénateur mais surtout écrivain et toujours libre !

Cascades ou le triomphe du respect

CASCADES
Le triomphe du respect
Gérard Cuggia
Québec/Amérique, 425 pages

ALBERT JUNEAU

GÉRARD CUGGIA a trouvé un terme simple et dépouillé pour caractériser l'approche particulière du groupe Cascades : le respect. L'expression agacera certes les scientifiques qui y déceleront une notion trop moralisante. Elle n'en traduit pas moins fidèlement l'un des aspects fondamentaux du type de gestion qui a valu tant de succès à l'entreprise de Kinsey Falls.

En réalité, il ne s'agit pas d'une invention, comme le font observer eux-mêmes les frères Lemaire : « Cette philosophie (du respect), expliquent-ils, si elle mérite ce nom, n'est rien d'autre que l'application des principes que nos parents, Bernadette et Antonio, nous ont inculqués. Elle est pour nous une seconde nature. »

Bien qu'il soit essentiellement descriptif, l'ouvrage de Gérard Cuggia apporte une contribution à la connaissance des fondements culturels du nouveau management québécois. Le livre est certes conçu comme un éloge à la réussite économique des frères Lemaire, qui signent d'ailleurs la courte préface. Il appartient d'emblée aux biographies d'entreprise dont le genre se développe de plus en plus au Québec. L'auteur garde toutefois une certaine distance, suffisante en tout cas pour soulever des questions pertinentes, comme celle de l'incidence de la croissance phénoménale du groupe sur son type de management.

S'appuyant sur une abondante documentation, Gérard Cuggia consacre plusieurs chapitres de son livre à démontrer la stratégie du sauvetage d'entreprises pour laquelle les frères Lemaire ont mis au point un véritable mode d'emploi. L'auteur



explique en détail les sept conditions qui doivent être satisfaites avant que Cascades ne fasse l'acquisition d'une usine déjà fermée ou condamnée à la fermeture. Par exemple, payer le prix le moins élevé possible. « Lors des reprises d'usines... », signale Cuggia, les offres déposées par Cascades ont rarement été substantielles — moins de 5% du montant total de l'investissement nécessaire au redémarrage de l'usine à Port-Cartier. » En somme, conclut-il, « la croissance s'est faite ni plus ni moins à prix d'aubaine... »

Autre condition importante : que les employés soient disposés à faire des concessions pour sauvegarder leurs emplois. Cascades s'intéressait à des entreprises qui se trouvaient généralement dans une situation financière critique. Il y avait toujours menace de fermeture. « Dans ce contexte, souligne l'auteur, jamais les employés n'ont été en position de

force pour négocier leurs conditions de travail. Ayant ainsi le couteau sous la gorge, ils ont dû multiplier les concessions pour favoriser la relance et assurer la survie de leur usine. »

Gérard Cuggia décrit minutieusement les négociations serrées qui ont eu lieu entre Cascades et les organisations syndicales dans les usines de East Angus, Jonquière et Port-Cartier, où les frères Lemaire n'ont pas craint de forcer alors que d'autres investisseurs reculaient devant la prétendue mauvaise réputation des syndicats.

Dans les derniers chapitres de son ouvrage, l'auteur s'interroge sur l'avenir de Cascades. Il rappelle tout d'abord que la société de Kinsey Falls a été forcée de modifier sa stratégie d'investissement à la suite de l'accroissement des profits des compagnies de papier. Comme il y a moins d'entreprise en difficultés financières, les frères Lemaire cherchent désormais à faire l'acquisition de sociétés d'envergure et n'hésitent pas à y mettre le prix.

Mais ils obtiennent cette fois beaucoup moins de succès. En fait, les trois plus importantes tentatives de prise de contrôle (Dofor, la société papetière Rolland et la société française La Chapelle-Darblay) ont toutes échouées.

En conclusion, Gérard Cuggia pose une question intéressante : la philosophie du respect qui inspire si profondément le fonctionnement du groupe Cascades résistera-t-elle à l'expansion de l'entreprise qui compte maintenant plus d'une vingtaine d'unités de production et qui est implantée en Europe et aux États-Unis ? Les réponses qu'il rapporte sont partagées.

En somme, un ouvrage fort bien documenté qui pourrait conduire à des recherches plus spécifiques sur la nouvelle culture du management au Québec.

La chanson française et ses succès

LA CHANSON FRANÇAISE À TRAVERS SES SUCCÈS
Pierre SAKA, Paris : Larousse, collection « Références », 1988, 350 pages.

FRANÇOIS PARÉ

« J'ai deux grands boeufs dans mon étable, deux grands boeufs blancs marqués de roux... » Nous connaissons tous cette chanson et j'ai toujours été convaincu qu'elle faisait partie de notre patrimoine folklorique, apportée ici par nos ancêtres qui la fredonnaient bien avant la Conquête. Or, elle a été composée par un poète, Pierre Dupont, en 1845, donc à l'époque où, selon les historiens, les liens entre la France et notre collectivité étaient à toutes fins inexistantes. D'où vient sa popularité chez nous ? Par quels moyens s'est-elle fait connaître ici, jusqu'au fin fond de la Beauce où l'a chantée le père Gédéon ?

C'est le genre de questions qui vous viendront à l'esprit quand vous lirez ce florilège des textes de 270 chansons présentées par ordre chronologique, de « Ah ! Amors », composée par Quénes de Béthune à l'occasion de la troisième croisade entreprise en 1189, à « La vie par procuration » de Jean-Jacques Goldman, éditée en 1987.

La présentation du recueil est réussie : en haut de chaque page, l'année de la composition de la chanson; à la suite de son texte, en bas de page, dans un encadré, les noms des auteurs, des compositeurs, des édi-

teurs et des interprètes, et un court texte soulignant les particularités de la chanson retenue, relatant quelques anecdotes au sujet de ses créateurs, précisant ou chiffrant l'ampleur du succès remporté. Le plus grave reproche que l'on puisse adresser à ces notes, c'est leur brièveté. Par elles, nous aurions peut-être pu voir se dessiner une histoire de la France, de sa culture, de son « âme », de ses passions : ce sera pour une autre fois...

Le choix des pièces est fortement subjectif, arbitraire, d'autant plus qu'on ne prend jamais la peine de définir la notion de « succès » : est-ce une première position au palmarès ? Est-ce une chanson qui franchit bien le test des ans ? La combinaison de ces deux éléments ? Ce flou permet à Pierre Saka de tricher à quelques reprises, et de saluer à travers sa liste de « succès » quelques marginaux qui lui semblent injustement méconnus : Tachan (« La chasse ») et Vannier (« Divas divines »), par exemple. Cela dit, il reste qu'au bout du compte, la plupart des titres semblent justifiés, et c'est avec plaisir et fierté qu'on y retrouve cinq chansons d'ici : « Moi, mes souliers », « Quand les hommes vivront d'amour », « Ordinaire », « La complainte du phoque en Alaska », et « Mademoiselle Emile » de Gilles Vigneault (en passant, pourquoi avoir choisi ce titre excellent par ailleurs, plutôt que « Mon pays » ou « La Manikoutai » ? Cet exemple permet de bien saisir l'arbitraire de la sélection...)

L'ouvrage n'est malheureusement

pas sans lacunes : pour être vraiment utile, efficace, il aurait dû proposer un index des noms propres, et un index thématique. Ces outils auraient permis de mieux mesurer l'apport de certains artistes, la récurrence de sujets-types, mais également les préférences du compilateur. J'ai également relevé quelques inexactitudes : ainsi, on a attribué le texte de « Ordinaire » à P. Nadeau; or, c'est Mouffe qui a signé le texte de ce sujet de Charlebois, le « Gros Pierre », Nadeau ayant collaboré à la musique; ailleurs, on a oublié un vers dans le texte de « Amoureuse » de Véronique Sanson. Espérons que ces erreurs seront corrigées dans la prochaine édition.

Mais le plus grave reproche que l'on puisse adresser à ce livre, c'est son insistance sur le texte. Combien de chansons connaissons-nous tous, dont nous ne savons que les premiers mots, mais que nous fredonnons au complet ! Qui sait par coeur les mots de « La vie en rose », ou de « Plaisir d'amour » ? Ce sont malgré tout des chefs-d'oeuvre qui touchent à quelque chose de bien profond, d'essentiel, chez chacun, bien au-delà des mots...

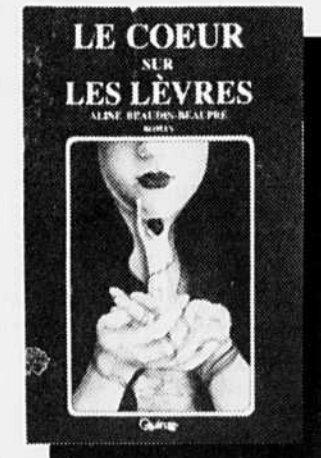
Cela dit, lisez ce livre quand même. Il le faut. Pour reprendre une belle image de la préface de l'éditeur, chacun de ces textes est une « petite madeline » de Proust, qui peut faire revivre une période du temps passé, du temps perdu. Voici le livre idéal pour partir à la recherche de la mélodie égarée, celle de vos autres fois.

Quinze

LES AVENTURES DE L'HISTOIRE

MARCUS FILS DE LA LOUVE
Jean Bernier et Michel Guay
230 pages - 9,95 \$

Ce premier roman de cette nouvelle collection brosse le tableau de l'époque romaine à travers une intrigue captivante mettant en vedette de jeunes héros. Une merveilleuse façon de découvrir l'histoire tout en s'amusant!



LE COEUR SUR LES LÈVRES
Aline Beaudin-Beaupré
152 pages - 15,95 \$

Le coeur sur les lèvres est poignant de la première ligne à la dernière. Le ton est dur, le propos scandaleux, mais l'écriture est d'une efficacité exemplaire. Le lecteur court après son souffle.
Guy Ferland, *Le Devoir*.

LES BEAUX ROMANS

VAINCRE SANS ARMES
Michel et Thérèse Descarries
400 pages - 24,95 \$

Un thriller passionnant qui se déroule dans le monde de la finance et de la politique avec pour héros un premier ministre québécois fort sympathique qui ne dédaigne pas l'amour.



NUIT EN SOLO
Véra Pollak
184 pages - 20,95 \$



Avec la même verve, le même humour mordant et le même plaisir d'écrire qui caractérisent son premier roman, *Rose-Rouge*, Véra Pollak démontre que le mot amour ne rime pas nécessairement avec toujours.

HIER, LES ENFANTS DANSAIENT
Gratien Gélinas
138 pages - 11,95 \$

1965 - Le Québec est en ébullition. Deux idéologies s'affrontent, deux générations se dressent l'une contre l'autre. À travers le conflit politique évoqué dans *Hier, les enfants dansaient*, Gratien Gélinas nous fait partager le drame d'êtres humains à la recherche de leur propre vérité.

